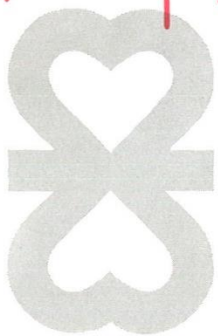




1936

**une
maison
pour
mémoire**



OCTOBRE 1983

MAISON DE LA CULTURE DE BOURGES



UNE
MAISON
POUR
MÉMOIRE

ou

La longue marche de l'action culturelle,
à Bourges et ailleurs, de 1936 à nos jours.



L'exposition
« Une Maison pour mémoire, Bourges 1936 ... »
est le fruit du travail collectif
de la Maison de la Culture de Bourges,
et plus particulièrement de

Henri Barbier
Philippe Goldman
Dominique Massadau
Luce Namer
Georges Patitucci
Jean-Yves Ribault

membres du Centre d'Histoire des Politiques
et des Institutions Culturelles.

Texte de Pascal Ory, directeur du Centre.

Ceci n'est pas un conte. Mais peut-être bien une fable, en trois temps (avant, pendant, après ; vous l'aviez deviné, non ?) et, surtout, en un seul lieu. Lieu triple cependant, en cercles concentriques : une maison, au cœur d'une ville, elle-même à plus d'un titre au cœur de la France. Cœur est le mot juste, comme on sait, dès qu'il est question de Bourges.

Un décret mystérieux (?) du destin a voulu que la capitale du Centre français accueillît, il y aura ces jours-ci vingt ans, le prototype, paradoxal à plus d'un titre, des Maisons de la Culture, et que les itinéraires au carrefour desquels se situait ce lieu central fussent eux-mêmes, depuis plus d'un demi-siècle, représentatifs des aléas de la politique culturelle française.

C'était plus qu'il n'en fallait pour justifier cette longue marche à laquelle nous vous convions à travers les salles, les couloirs, les escaliers de la Maison elle-même, ouverte de l'intérieur sur sa propre mémoire ; gros animal à la stature imposante mais, au fond, doux, débonnaire, désarmé, saisi soudain du vertige de l'introspection.

Le contraste qu'on peut, d'intuition, deviner entre l'esthétique arts-déco de la façade, esplanade André Malraux, et la date de son inauguration officielle par celui-ci, le 18 avril 1964, suffit à faire comprendre que la Maison ne naquit pas en quelques mois ex nihilo. Les hommes qui venaient d'en recevoir la charge n'étaient pas tombés à Bourges de la dernière pluie, et certains en étaient issus ; le bâtiment lui-même, achevé pour l'occasion, venait de loin, du fond de la vie culturelle française des années 30, époque troublée mais parcourue, dans la même proportion, de vagues d'enthousiasme qui, en se retirant, laissèrent de grands coquillages rutilants. Tel le bernard l'hermite, la Maison de la Culture de 1963 s'installa dans le témoignage abandonné des espoirs culturels de l'entre-deux guerres.

LE CENTRE

Le projet d'édifier sur l'esplanade Marceau, au bout de la promenade de Séraucourt, un bâtiment de grandes dimensions destiné à accueillir spectacles et réunions, remonte aux lendemains mêmes de 14-18. La décision, elle, n'est prise qu'à la veille de 39-45, en 1935, par le conseil municipal dirigé par Henri Laudier.



*Laudier,
maire de Bourges
de 1919 à 1943.*

Comme il en est toujours des initiatives importantes, il s'agissait tout à la fois de prolonger un mouvement déjà ancien de faste édilitaire, typique des « municipalités éclairées » de la république radicale et socialiste, et de donner à l'expression locale un cadre de scène anoblissant.

Impressionnés par les considérations élitistes des intellectuels parisiens de l'époque, prompts à dénoncer la supposée décadence de la société française à cette époque, nous avons aujourd'hui quelque peine à imaginer la vitalité, peut-être récusable dans son contenu mais incontestable dans sa pratique, de la vie culturelle des villes de province.

Il n'est pas jusqu'au mouvement ethnocentrique et naturaliste actuel (régionalisme, écologisme) qui ne cherche, plus ou moins consciemment, à écraser de son mépris la culture citadine provinciale d'une époque considérée *a priori* comme l'apogée du centralisme, voire de la vampirisation parisienne, le coup de grâce à une « culture populaire » assimilée, sans hésitation mais sans preuve, à la seule tradition rurale. Or si l'on ne peut nier que celle-ci est, depuis le début du XIX^e siècle pour le moins, sur une pente descendante, à peu près parallèle, en fait, à la courbe démographique des campagnes, la progression continue de l'urbanisation régionale aurait dû éveiller un peu plus l'attention des observateurs et des juges.



LA BONNE VILLE DE M. LAUDIER.

Bourges, à la veille de la Seconde guerre mondiale, n'est pas plus qu'aucune autre ville de sa taille (49 263 habitants recensés en 1936, soit près de 5 000 de plus qu'en 1931, ce qui n'est pas rien dans une France qui se dépeuple) un désert culturel. Bien sûr, elle est la première — entendons par « elle » ses notables, économiques, politiques et culturels — à présenter, sur ce terrain, une image passéiste. Quand, en 1938, M. Albert Lebrun, Président de la République française une et indivisible, lui rend visite pour l'ouverture de sa XIX^e Foire-Exposition annuelle, c'est l'« antique Avaricum, la bonne-ville-de-Charles VII » qui se montre à lui. Les dictionnaires, les guides touristiques de l'époque privilégient, ici comme partout, le passé culturel, immobilisé d'ailleurs, par une sorte d'accord tacite, fruit des précautions ou des a priori idéologiques des érudits locaux, en 1789.



Bourges au XVI^e siècle.

Il n'en reste pas moins que, lors de cette visite à plus d'un titre symbolique (à commencer par sa date : le 18 juin 1938), Lebrun est aussi convié à admirer les équipements modernes de la municipalité Laudier, jusques et y compris le chantier de Séraucourt où s'élèvent petit à petit les murs de briques de la future *Salle des Fêtes*.

C'est que Bourges peut aussi concourir en bonne place au *steep-chase* de la modernisation. Loin d'être un centre administratif sommeillant ou, au mieux, un marché d'intérêt départemental, elle a su saisir à deux reprises l'opportunité industrielle, l'une et l'autre fois en liaison directe avec la politique industrielle de l'Etat : au XIX^e siècle avec ses établissements militaires, dans l'entre-deux guerres — c'est le cas de le dire — avec l'usine d'aviation Hanriot, fraîchement nationalisée par le Front Populaire sous le nom de Société Nationale de Construction Aéronautique.

Cette société très diversifiée (près de 40 % d'ouvriers mais encore 4 % d'agriculteurs) et, en fait, par delà les apparences de la continuité, en rapide transformation participe, bien sûr, pour une large part d'une culture passive et nationale. Mais même là le rythme des mutations ne cesse de s'accélérer et l'on peut dire que, depuis un demi-siècle environ, il s'est quasiment emballé.

RÉCEPTIONS.

La presse écrite parisienne est encore très répandue. Au contraire de la situation ultérieure (les difficultés de tirage et de diffusion de l'Occupation et, surtout, la régionalisation du rationnement provoqueront à partir de 1940 un repli décisif) les quotidiens nationaux pénètrent en profondeur dans les régions. Malgré, ou à cause de leur titre, *Le Petit Parisien* et *Paris Soir* sont d'abord lus en province ; nul doute qu'ils ne contribuent à nationaliser les enjeux culturels.

La nouveauté des années 30 tient ici dans la sévère concurrence que commence à faire à ce type de médium la radio-diffusion. Celle-ci, même si elle reste un luxe pour les ouvriers et les paysans, entre dans son ère de masse. Par delà un conformisme intellectuel, esthétique et moral certain, que le Front Populaire seul secouera un peu en établissant une programmation plus « économique et sociale », et en diffusant des œuvres théâtrales plus « révolutionnaires », la radio, ou plutôt la *TSF*, accélère encore la vitesse de pénétration des modèles récents.

Sur ses marges elle promeut la diffusion musicale par le disque. Le *pick up* prend peu à peu place dans les intérieurs aisés, même si la rupture décisive n'interviendra ici qu'après la guerre, avec l'irruption, vers 1950, du *microsillon*. On en est encore, en 1936, à l'exhibition exceptionnelle de ces équipements. Le public, en revanche, est déjà bien convaincu d'être engagé dans un vaste mouvement d'accélération culturelle, ni plus ni moins, en fait, que celui des années 1980 expérimentant la vidéo.

SPECTACLES IMPORTÉS.

A la veille de la Seconde guerre mondiale c'est finalement le monde du spectacle qui a déjà connu les bouleversements les plus radicaux, avec l'efficace concurrence du cinéma au théâtre traditionnel. Ce dernier est représenté à Bourges par le Théâtre Municipal, construit entre 1839 et 1860 dans le style « bourgeois à l'italienne » de rigueur, doré sur tranches et hiérarchique.



*Théâtre
Municipal
(1839).*

Sous la direction de Léon Niel, il ronronne dans l'accueil des tournées parisiennes, dont on n'oubliera pas qu'à tout le moins elles « décentralisent » le boulevard parisien, à une époque où celui-ci représente la quasi-totalité du théâtre français. Seul lui échappe le Cartel, dont le public, en fait, n'est guère moins bourgeois, peut-être même plus, en termes sociaux, si par contre il est, esthétiquement parlant, beaucoup plus ouvert.

L'équivalent lyrique dudit boulevard s'appelle l'opérette, genre aujourd'hui (provisoirement ?) en complète déchéance mais dont on n'oubliera pas qu'il fut, jusqu'à la dernière guerre, l'un des arts les plus populaires, touchant pour le moins la totalité des classes moyennes.

Reste que le spectacle qui les enfonce tous est désormais, depuis les années 10, le cinéma. Il a cependant moins « tué » le théâtre qu'il ne lui a retiré sa frange plébéienne, celle qui faisait fête au spectacle de foire, sous ses multiples avatars. Désormais la farce, le mélodrame et l'aventure, désertant les tréteaux, se consomment sur la grande toile blanche du Grand Palais ou de l'Alhambra, deux cinémas de 1 600 et 900 places, auxquels s'ajoutent plusieurs salles paroissiales, mais toujours en famille, et de manière rituelle. Le public ordinaire de ce *cinéma du sam'di soir* s'en est d'abord allé, collectif, *au cinéma* ; dans les années 30, il commence à aller voir *un film de Gabin* ; il faudra encore un tiers de siècle pour que les distributeurs puissent sans trop de risques lui proposer parfois *une œuvre de Fellini*.

Il est vrai qu'entre temps il aura vu une bonne partie de son public populaire l'abandonner pour le feuilleton, le drame ou la variété télévisés.

A terme, vers 1936, le cinéma taraude les positions acquises du théâtre bourgeois, depuis que, devenu parlant, il peut proposer, à moindre prix pour tout le monde, boulevard et opérette — cette dernière rebaptisée comédie musicale et le plus souvent américaine, malgré Danielle Darrieux —, dans des distributions sans concurrence.

Le cinéma, plus encore que le disque, trop cher, ou la radio, encore très « française », tous deux jusqu'aux petites révolutions des années 50 (le 45-tours et *Europe 1*), contribue ainsi, accessoirement, à ouvrir en douceur la culture française à l'esthétique et aux valeurs américaines, au moment même où, à partir de l'irruption du phénomène *Mickey* (premier numéro du journal : octobre 1934), la presse enfantine croule sous la vague des *comics*.

AMATEURS ET PROFESSIONNELS.

A qui voudrait ne mettre en lumière que ce en quoi la culture berruyère de ces années-là paraît strictement aliénée à des centres culturels lointains, il serait loisible d'ajouter l'Ecole des Beaux-Arts locale, ou les sociétés diverses accueillant d' « illustres conférenciers » venus en droite ligne de la capitale ; déjà là, pourtant, il faut commencer à apporter quelques nuances, artistiques aussi bien qu'intellectuelles.

La pratique culturelle en amateur, même si elle peut susciter aujourd'hui le sarcasme comme elle appelait à l'époque le sourire en coin des esthètes, est cependant assez active et variée pour faire justice du soupçon de stricte passivité.

Si l'affirmation classique selon laquelle les Français ne seraient pas un peuple musicien est aujourd'hui battue en brèche par le grand mouvement de pratique et de consommation musicales amorcé dans les années 70, il serait tout aussi inexact de prétendre qu'un demi-siècle plus tôt la province ne « connaissait pas la musique ».

Même s'il est déjà en déclin, entre autres raisons du fait de la concurrence du disque et de la radio, le mouvement orphéonique n'est pas encore entré dans la léthargie d'où depuis la guerre il n'est plus sorti. Chorales et fanfares figurent encore en 1936 parmi les manifestations communautaires les plus courues. La Schola, la chorale de l'Arsenal, la Société Amicale « du Martin Pêcheur », devenue « de la Musique Populaire » (SAMP), sont des noms bien connus des berruyers, qui se plaisent à venir les voir et complimenter les jours de congé devant les kiosques et sur les places, pendant que l'Association des concerts de l'Ecole de Musique distille plus rarement, pour un public plus « choisi », de sages programmes classiques.

Les arts plastiques disposent déjà, depuis la fin des années 20, d'un groupe solide, l'Association amicale des anciens élèves des Arts et Amis des Arts du Berry, qui propose, à défaut d'une quelconque cohérence esthétique, un discours régionaliste d'autant plus remarquable que l'époque passe, à tort, pour peu sensible à cette revendication. Le nom choisi, *l'Mouciau* (être en mouciau : être en tas, solidaires) témoigne doublement du propos, et le journaliste de *La Dépêche du Berry* (6 juin 1929) qui présente l'association n'hésite pas à proclamer : « A la Vénus de Milo, je préfère de beaucoup les images dramatiques ou naïves que l'on voit aux portails de la Cathédrale de Bourges (...) et je préfère surtout et avant tout les statues vivantes que l'on voit au Pays et qui sont celles de nos belles filles et de grands gars aux yeux clairs ».

NOUVELLES RÈGLES.

Il est significatif qu'à ce stade la volonté de renouveler les règles du jeu artistique soit surtout sensible dans le domaine théâtral. Elle est à l'origine, au cœur même du printemps 1936 et de son lyrisme populaire, d'un Cercle d'Etudes Théâtrales (directeur artistique : Maurice Meunier). Se plaçant d'emblée sous le double patronage, sagement novateur, des Théophilins de Gustave Cohen, découverts par ces jeunes berrichons cette année-là à Noirlac, et de Maurice Jacquemont, une des personnalités les plus en vue du *théâtre d'essai* des années 30 avec son Théâtre des Quatre Saisons, le Cercle d'Etudes Théâtrales déblaye localement le terrain pour le grand mouvement de l'après-guerre.

En attendant, Bourges fait fête à son grand homme de spectacle, Regor (Roger Rabot), type achevé de la principale forme de théâtre populaire de l'entre-deux guerres, absolument ignorée, jusqu'à présent, des historiens et des critiques : la *revue*. Journaliste à *La Dépêche du Berry* et, après la guerre au *Berry Républicain*, Regor puise avec régularité dans le vieux fond satirique des régions françaises, avec d'autant plus de succès qu'il cumule les talents d'écrivain et de caricaturiste. Ses charges, dénuées, bien entendu, de la profonde cruauté qui les rendraient inacceptables pour les notabilités, réjouissent les berruyers joviaux. Le débonnaire viscéral de la démocratie parlementaire fait de ce temps l'âge d'or de l'esprit chansonnier.

A MARSEILLE

Paroles et Musique
- de REGOR -

Dit's moi où Mon-sieur Lau-dier Pour-rait êtr' plus grand qu'il
n'est, A Mar- seil- le ! Où trou-v'-rait- il des im- pôts Plus qu'il
nous en met su'l dos, A Mar- seil- le ! Où au-rait- il plus d'hon-heur De se
voir comm' sé- na- teur Chaqu' ma- tin quand il s'é- veille, A Mar- seil- le !



1
Dit's moi où Monsieur Laudier
Pourrait-êtr' plus grand qu'il n'est ?
A Marseille ...
Où trouvr'ait-il des impôts
Plus qu'il nous en met su' l' dos ?
A Marseille ...
Où aurait-il plus d' bonheur
De se voir comm' Sénateur
Chaqu' matin quand il s'éveille
A Marseille ...

*A Marseille, paroles et musique de « Regor »,
accompagné d'une caricature de Laudier.*

Sur le plan intellectuel, Bourges et sa région n'ont pas d'aussi forte ou du moins d'aussi populaire personnalité à mettre en avant, mais sans doute un réseau plus dense, moins fragile, plus constructif, d'intellectuels locaux, situés en des lieux d'influence déterminants. Un peu les érudits des sociétés savantes qui, depuis le siècle précédent, mènent une vie discrète mais largement autonome de celle de Paris (Société des Antiquaires du Centre, Société Historique du Cher,...); beaucoup plus les journalistes de *La Dépêche*, du *Journal du Centre* et d'une demi-douzaine d'autres titres; enfin, et surtout, les enseignants, grands médiateurs de la culture tertio-républicaine.

Ecoles Normales, lycées, écoles des Beaux Arts, des Arts Appliqués à l'Industrie, de Musique et de Danse sont ainsi autant de lieux d'incubation où les valeurs esthétiques et intellectuelles dominantes ne sont pas seulement « reproduites » mais, même de façon marginale, débattues, discutées.

Témoin le chassé-croisé entre les personnalités culturelles d'origine berrichonne formées ici avant de partir ailleurs voler de leurs propres ailes (le peintre Yves Brayer, par exemple, élève des Beaux Arts entre 1922 et 1924), et celles d'origine extérieure s'installant sur place, parfois pour un épisode (Simone Weil enseigne au lycée de jeunes filles de Bourges après cinq ans d'expérience ouvrière, en 1935-37), parfois pour un enracinement définitif.

A la veille de la guerre, des groupes intellectuels comme l'Université Populaire ou, plus confidentiel, le groupe Esprit, serrent les rangs et commencent à confronter leurs expériences. Avant la Résistance et la Libération, qui verront les deux familles d'esprit dont ils se réclament synthétiser leurs approches, le Front Populaire sert de laboratoire au grand mouvement dont Bourges, avec un retard de vingt-cinq ans, finira par être l'un des plus riches bénéficiaires de tout le pays.

LE CHEMIN

La politique culturelle de 1936, loin d'être sectaire comme certains l'attendaient, se veut en effet foncièrement unanime. Dans la lignée de la *main tendue* communiste et de l'exigence de Front unitaire antifasciste exprimée à la base par les radicaux de gauche et les socialistes, elle cherche à réintégrer les classes défavorisées dans le grand patrimoine culturel, tout en privilégiant les formes les plus collectives de la création.

C'est ce qui explique l'importance accordée aux coopératives (théâtrales, cinématographiques, plastiques) et plus encore aux associations — la Rassemblement Populaire, on l'oublie souvent, n'est pas une simple coalition électorale mais l'union d'une centaine d'organisations de tous styles, dont plusieurs situées sur le terrain culturel —. Parmi les plus actives rappelons les noms, eux-mêmes significatifs, de *Savoir*, mi-partie de chrétiens de gauche et de radicaux, *Mai 36*, lié à la SFIO, et surtout *La Maison de*



*Jean Jaurès,
timbre poste front-populaire.*

la Culture, proche du PCF, de loin le groupe plus dynamique. Dirigée par Aragon, cette association fédère une vingtaine de groupements nationaux par discipline (du théâtre à l'architecture, de Darius Milhaud à Jean Renoir) et plus de cent sections locales (jusqu'à celle d'Alger, animée par un certain Albert Camus).

Loin d'avoir une vision académique de la création, et bien que quelques-unes de ses réalisations n'échappent pas à un certain style d'époque, solennel et verbeux, la politique culturelle du Front Populaire s'ouvre aux formes légères, dans les équipements comme dans l'esprit. C'est l'apogée des auberges de la jeunesse qui ne sont pas, comme aujourd'hui, de simples hôtelleries à bon marché mais se veulent sous l'impulsion de Léo Lagrange de véritables centres culturels locaux, modestes mais polyvalents, juxtaposant le loisir social, la pratique artistique en amateur et la confrontation intellectuelle.

*Léo Lagrange,
sous-secrétaire d'Etat
à l'organisation des loisirs,
et ses principaux collaborateurs
(dont sa femme Madeleine),
examinant le plan
d'un stade populaire prototype.*

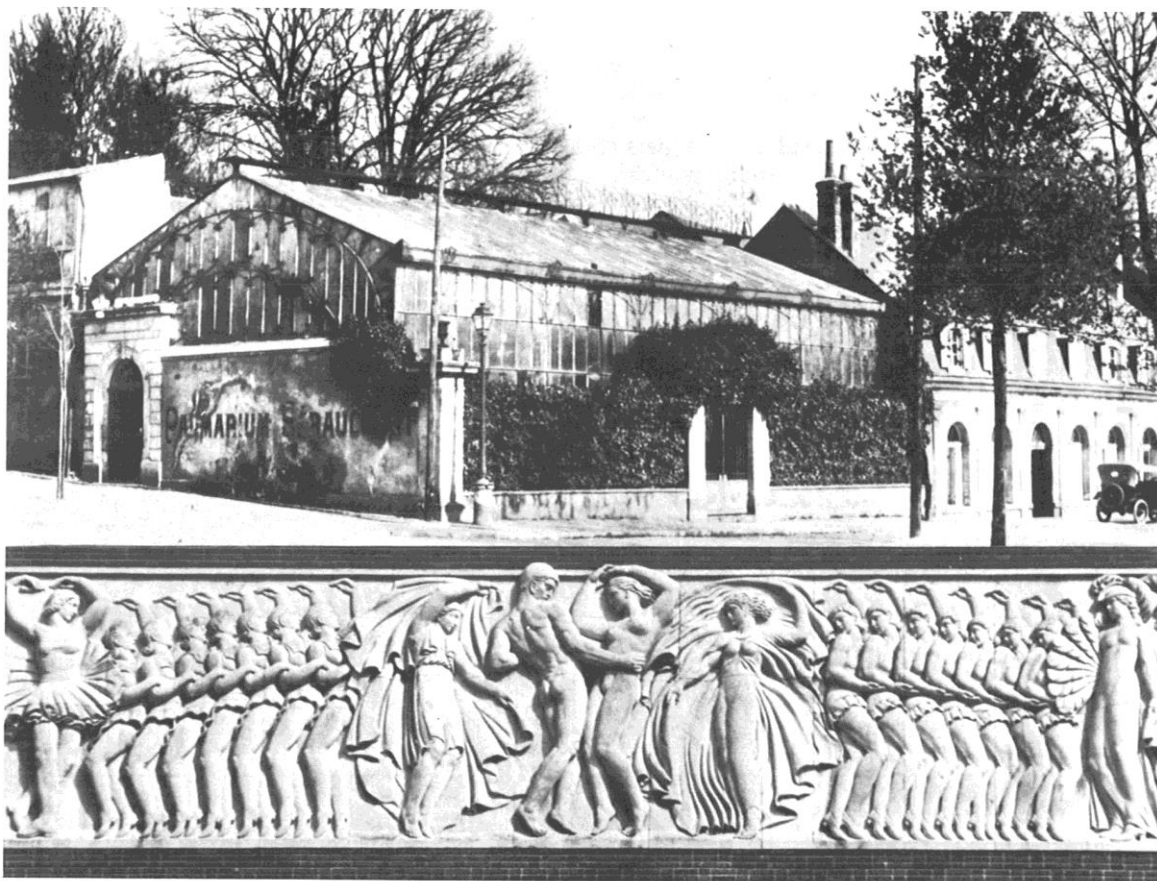


Sur certains points, comme la popularisation du patrimoine ou l'aviation populaire, les innovations *front-popu* sont même si radicales qu'elle ne seront jamais complètement reprises. Pour l'essentiel, cependant, l'éphémère expérience de 36 anticipe sur l'esprit culturel de la Libération.

SÉRAUCOURT.

La situation locale est plus complexe, comme c'est d'ailleurs le cas dans la plupart des cités, où le clarté des enjeux nationaux s'obscurcit sensiblement. Laudier, maire depuis 1919, sénateur depuis 1929, est le chef incontesté d'une majorité écrasante de 31 conseillers municipaux sur 32. Personnalité ambiguë, il représente à merveille l'homme politique issu de la gauche (SFIO, il rejoint la dissidence « néo » en 1933) que la gestion municipale modérantise, sans toutefois lui faire oublier la dimension laïque et « sociale » du programme originel. Il y est d'autant plus poussé qu'il doit compter sur une opposition de gauche qu'anime déjà celui qui sera le maire socialiste de la Libération, Charles Cochet.

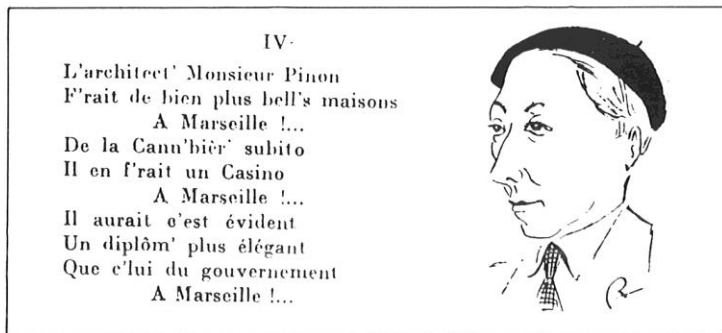
L'édification d'une Salle des Fêtes de grande ampleur sur l'emplacement du populaire *Palmarium* de Séraucourt entre ainsi en droite ligne d'une politique modernisatrice et quelque peu somptuaire, jalonnée par des bâtiments encore aussi marquants dans le paysage urbain de Bourges aujourd'hui que le jardin des Prés-Fichaux ou l'Hôtel Dieu.



*Le Palmarium, vers 1900 (Photo Bouché-Pillon).
Frise du fronton de la Maison de la Culture, par François Popineau.*

En soi le Palmarium était déjà une belle représentation de la vie culturelle berruyère. Cette sorte de serre fin-de-siècle édiflée hors-les-murs, à la lisière de la vieille cité où se pelotonne au contraire le Théâtre Municipal, est en effet devenue, avec l'estaminet qui lui était adjoint, la principale salle de bal de la ville mais aussi le point de ralliement de toutes les sociétés sans feu ni lieu. Jouant ici le rôle de la Mutualité, de Magic City ou de Bullier à Paris — autant de noms passés dans l'histoire pour les réunions fameuses qui s'y tinrent un jour ou l'autre —, le Palmarium accueillait les meetings électoraux aussi bien que les assemblées de la SAMP. A l'écoute de la vie associative — et de ses électeurs —, Laudier veut lui donner une succession grandiose. L'histoire en décidera autrement.

Les plans initiaux sont ceux de l'architecte en chef de la ville, Marcel Pinon. Avec lui et le sculpteur François Popineau, chargé de décorer la façade brique-et-béton de frises allégoriques, on dispose de deux spécimens caractéristiques de l'art moyen des années 30.



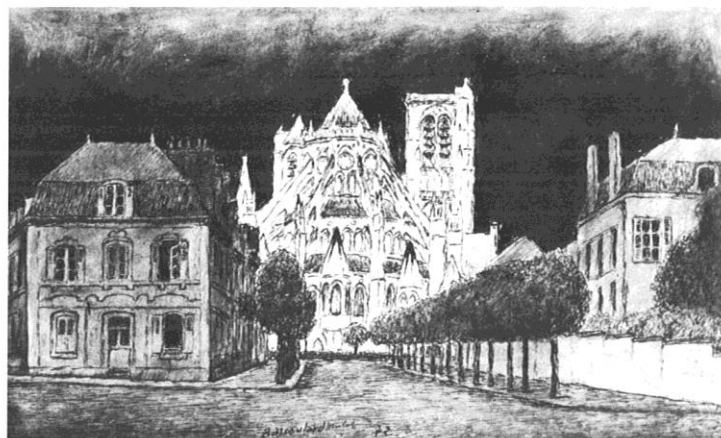
*Marcel Pinon,
 architecte en chef
 de la Ville de Bourges,
 caricature de « Regor ».*

La sculpture de l'un oscille timidement entre le Panthéon et Bourdelle, l'architecture de l'autre module avec un peu plus d'audace sur le style tout en lignes droites de l'époque, en jouant sur la polychromie.

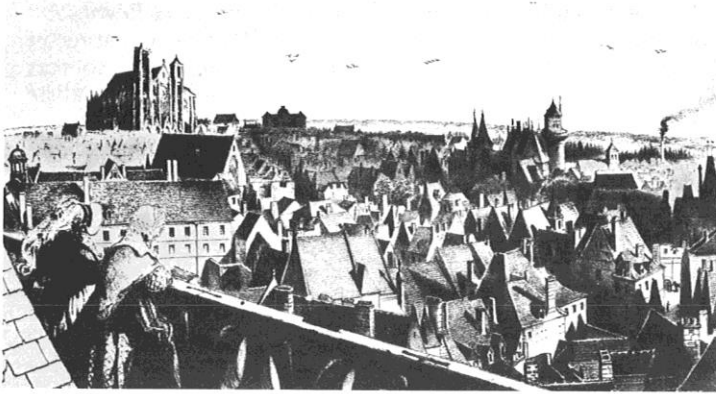
Les berruyers ont cependant échappé à pire — qu'on nous permette ce jugement de valeur que nous sommes tout à fait prêts à assumer pour les siècles des siècles — quand on considère l'œuvre contemporaine du même couple, mais cette fois entouré de tous les artistes berrichons en vue, pour l'Expo de 1937, *le pavillon Berry-Nivernais*, censé représenter « sans servitude l'esprit traditionnaliste (*sic*) architectural de la région » (1).

Placé en éperon à l'entrée du Centre Régional, le pavillon, alourdi par un énorme pigeonier aveugle, récapitule l'image que la région entend donner de sa culture, centrée à la base sur le vin de Sancerre et la poterie traditionnelle, couronnée par les émaux de Bernard Barriot et les illustrations de Bascoulard ou Bernard Naudin, le tout baignant dans une atmosphère fortement rétrospective, où les « romans champêtres de Georges Sand » jouent le rôle conféré ailleurs aux chansons de Théodore Botrel.

*« La cathédrale de Bourges »,
 dessin de Marcel Bascoulard.*



(1) Edouard Labbé, Exposition internationale (...). Rapport général, t. 8, p. 113.



« Vue de Bourges »,
gravure de Bernard Naudin.



Marionnette fabriquée
par George Sand à Nohant.

D'emblée moins régionaliste et plus homogène, le bâtiment de Séraucourt sera en tant que Salle des Fêtes plus éphémère encore qu'un pavillon d'expo. Il n'aura pas été mis provisoirement hors d'eau — un provisoire qui dure toujours —, qu'il verra sa croissance ralentie puis arrêtée par la montée des périls internationaux, la guerre mondiale et l'occupation.

INTERRUPTIONS DE PROGRAMMES.

Grandes entreprises de démolition, les guerres ne le sont pas moins sur le terrain de la société. Plus encore qu'elles ne détruisent — à Bourges le patrimoine culturel fut, entre 1940 et 1944, à peu près épargné — elles suspendent, démembrant, bouleversent. Il y a bien du symbole dans l'interruption des travaux de Séraucourt et la démonte, par précaution, des vitraux de la Cathédrale, sur laquelle s'attardent en 1939 les journaux locaux. Les guerres modernes, désormais, n'épargnent plus les arrières — il n'y en a plus — et les éléments les plus fragiles de l'expression culturelle sont les premiers témoins du grand repli spirituel.

Touché directement dans son espace par la situation tragique et ambiguë de la France de 1940 — la ligne de démarcation à Vierzon —, le Berry connaît du nouvel ordre culturel les aspects les plus répressifs. Les archives départementales, obligeamment ouvertes par Jean-Yves Ribault, révèlent aujourd'hui leur lot de brochures de propagande d'inspiration allemande, de certificats d'aryanéité des artistes engagés, de visas de censure, aux attendus parfois étranges.

Stoy. l. l. n. de 5/2/42

Je certifie qu'aucun juif ni franc-maçons
ni participe à la représentation.
Nous devons jouer trois pièces dont les
recettes sont sur la feuille ci-jointe.
Ces pièces sont : "Par un jour de pluie" de
Louis Forest.
La Donation de Gabriel de Serilly
Tout premier acte de "Jouff et Pigeot".

Fourni le préfet du cher
à
Bourges

J'ai l'honneur de vous demander l'autorisation de faire deux représentations théâtrales au profit des prisonniers les dimanches 15 et 22 mars à 15 h. dans la salle paroissiale de la commune d'Stoy. l. l. n.

Demande
d'autorisation
de spectacle
théâtral,
pendant
l'Occupation
(Document
Archives
Départementales).

Mais cette contrée chère au cœur des traditionalistes n'est pas non plus à l'écart de la *Révolution nationale*. A l'époque où le Maréchal Pétain chante le paysan et la corporation, où Henri Pourrat reçoit le Prix Goncourt, la poterie de La Borne figure en bonne place dans l'entreprise de retour aux sources ancestrales chantée par un régime dont l'un des moindres paradoxes n'est pas de se vouloir provincialiste et ruraliste, et de pratiquer en fait le centralisme le plus strict, la technocratie la moins contrôlée.

L'esprit nouveau n'est pas sans colorer le contenu même de la création locale. Le Cercle d'Études Théâtrales, animé désormais par Jean Cherrier, et qui s'ouvre à l'œuvre d'un auteur local, Pierre Chambon, se présente aux autorités et au public sous le jour du renouveau, du retour aux principes purifiés d'une culture plus concrète et plus fraternelle.

PEUPLE ET CULTURE.

On voit d'ailleurs en quoi il suffit de changer l'environnement politique — mais c'est énorme : toute la différence entre la dictature et la démocratie pluraliste — pour que les mêmes mots ressurgissent dans les rangs des résistants, des libérés. Aussi ne s'étonne-t-on pas de voir certains des mouvements culturels de l'après-guerre trouver leurs racines apparentes dans le terreau vichyste, tels la troupe de « la Roulotte » (Jean Vilar) ou le futur « Club d'essai » de la radio (Pierre Schaeffer).



Mais c'est par contre de la rébellion des maquis que sortira, en 1944, le mouvement culturel le plus significatif de l'utopie nouvelle, *Peuple et Culture*. Fêru d'éducation populaire, inventeur des méthodes dites de l'« entraînement mental » et de l'« entraînement de la sensibilité », il a la richesse, et l'ambiguïté, d'une synthèse sans précédent entre héritiers du Front populaire et chrétiens de gauche, entre spiritualisme et syndicalisme.

Au stade
Roland Garros,
800 mètres,
en 1941,
pièce d'André Obey.
De droite à gauche :
Alain Cuny,
Jean Marais,
Jean-Louis Barrault.



Ses animateurs, Joffre Dumazedier, Joseph Rovani, Benigno Cacérés... (qu'on retrouvera parmi les invités de la Maison de Bourges, dans les années 60) marqueront pendant toute une génération la réflexion sur le loisir et l'animation.

Cet état d'esprit est à l'origine de la création, par le gouvernement provisoire, d'une Direction des Mouvements de jeunesse et de l'Éducation populaire, confiée à Jean Géhenno, et des *MJC* : la première naît dès octobre 1944 à Nancy ; elles seront deux cents en 1958.

La réussite artistique est plus modeste. Sa fécondité et ses limites sont bien illustrées par la pré-histoire mouvementée du premier *Centre Dramatique National*, issu en 1947 de la troupe que Jean Dasté avait créée à la Libération à Grenoble, sous l'égide de Peuple et Culture. Mais ici un retour en arrière s'impose.

LES DEUX THÉÂTRES.

La décentralisation théâtrale restera sans doute la plus riche contribution de la IV^e République à l'histoire de la politique culturelle française. Mais sa mise en place s'est faite dans une grande improvisation, avec plus de bonne volonté que de moyens et, ce qui était plus grave sur le long terme, un soutien politique fort limité.

Il faut dire que rien n'était moins assuré que le succès d'une entreprise placée sous les doubles auspices du *théâtre du peuple* et du *théâtre d'essai*, pour reprendre deux expressions de l'avant-guerre, la première issue du lyrisme démocratique de Romain Rolland, la seconde proposée par l'Exposition de 1937 pour la présentation des jeunes compagnies. En langage clair : un théâtre préoccupé d'abord du public, c'est-à-dire du non-public exclu de la communion dramatique, face à un théâtre plus sensible à la remise en cause de l'instrument scénique.

En France Rolland et Maurice Pottecher avaient été, au début du siècle, les précurseurs, respectivement théorique et pratique, de la première tendance, dont Firmin Gemier, avec ses spectacles ambulants sous chapiteau et son Théâtre National Populaire, au premier Trocadéro, avait été jusqu'à sa mort en 1933 la plus forte personnalité. La seconde démarche prenait sa source à la même époque au cœur du Paris intellectuel de la rive gauche avec Jacques Copeau, maître à penser du futur Cartel. On confond trop souvent, dans un louable souci d'œcuménisme, les deux filiations pour que nous n'exagérons pas quelque peu ce qui pouvait les tenir éloignées l'une de l'autre jusqu'à la dernière guerre. Car il y avait loin de l'esthétique moyenne d'un théâtre « allant au peuple », à l'instar des intellectuels russes du XIX^e siècle, à tendance réaliste et/ou épique, volontiers schématique voire grandiloquent, aux mises en scène sophistiquées des jolies boîtes-à-théâtre parisiennes.

Léon Blum, ancien critique dramatique, en permettant l'existence d'un Théâtre d'essai de 1937, facilita la structuration d'une nouvelle génération, soucieuse de concilier les deux approches. Non qu'elles aient vécu jusque là en complète ignorance l'une de l'autre. En avaient témoigné l'insolence formelle du Groupe Octobre, autour de Jacques Prévert, et du côté de Copeau l'expérience déparisienisée des *Copiaus* de Bourgogne, plus proche cependant d'une volonté quasi mystique de ressourcement spirituel que d'un véritable enracinement provincial.

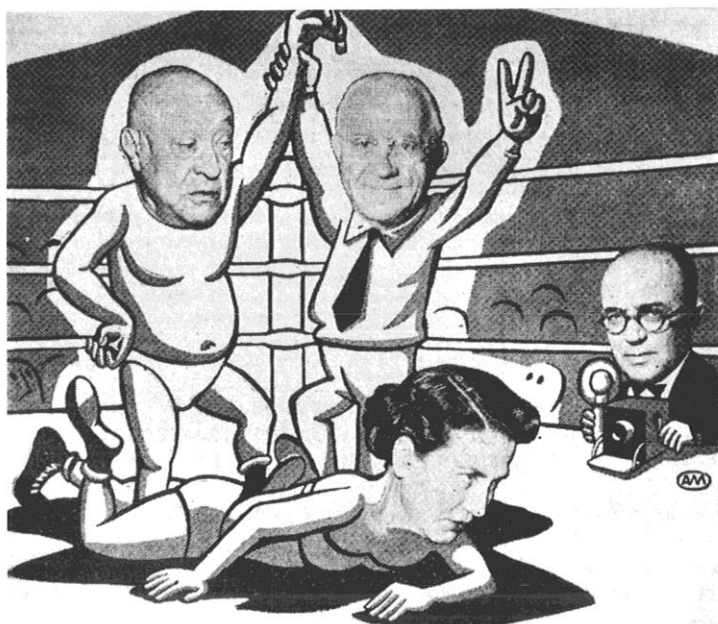
À l'Expo les jeunes promus et confrontés avaient nom Sylvain Itkine, Jean-Louis Barrault, Jean Dasté, Marcel Herrand — ce dernier, de surcroît, avec une troupe installée en province, le Rideau Gris —. Directement ou par leur exemple (Itkine, qui sera joué par la Comédie de Bourges, mourra en Allemagne, exécuté à la hache), ils imposeront leur marque à tout l'après-guerre. Symbole à lui seul, le Jean Dasté de Peuple et Culture n'est autre que le gendre de Jacques Copeau.

DU CNR AUX CDN.

Rien ne serait encore engagé, tout pourrait retomber une fois de plus, sans quelques personnalités volontaires et volontaristes. Ici ou là quelques collectivités locales restent fidèles au programme culturel du CNR et au préambule de la Constitution. À Saint-Etienne, par exemple, où Dasté s'installe en 1947, devant l'incompréhension qu'il rencontre auprès de la municipalité de Grenoble, ou en Avignon, dont en 1947 Vilar anime une « Semaine d'arts » qui sera le premier festival. Mais la mise en branle définitive, dans ce pays, doit toujours venir du pouvoir d'État.

En la personne de Pierre-Aimé Touchard, du groupe Esprit, et de Jeanne Laurent, sous-directeur des Spectacles et de la Musique à la Direction générale des Arts et Lettres (terminologie modernisatrice des « Beaux-Arts »), les Pouvoirs Publics donneront les deux coups de pouce décisifs à un mécanisme qui, depuis lors, cahin caha, ne s'est plus jamais arrêté. En 1946 ils créent le *Concours des jeunes compagnies*, qui va devenir la pépinière des troupes d'amateurs de qualité, généralement provinciales, en transition vers le professionnalisme et l'action culturelle, pour peu qu'un premier prix les distingue. La première année le lauréat s'appelle Maurice Sarrazin. Il est installé à Toulouse. Son Grenier deviendra, trois ans plus tard, le troisième Centre Dramatique National, en compagnie, si l'on peut dire, du lauréat de 1947, la Comédie de l'Ouest (CDO), animée par Hubert Gignoux.





Caricature de presse à l'occasion du « déplacement » de Jeanne Laurent, en 1951. Son « vainqueur » : Jacques Hébertot, représentant du théâtre privé ; l'arbitre : André Cornu, secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts ; le photographe : l'auteur dramatique Roger Ferdinand.

La seconde initiative va en effet plus loin que ces récompenses éphémères. Elle vise, en instituant en permanence lesdits centres, à pérenniser et diffuser une conception plus souple, plus ouverte de la dramaturgie.

Malgré les difficultés économiques de la Reconstruction, qui pourraient faire crier certains au superflu, malgré l'entrée dans la Guerre Froide, qui casse l'unité spirituelle de la Libération et multiplie, des deux côtés, les procès d'intention, Jeanne Laurent peut, tambour battant, faire voter en trois ans les crédits mettant en place les cinq premiers Centres :

- Comédie de Saint-Etienne,
- Comédie de l'Est (Colmar, puis Strasbourg),
- Grenier de Toulouse,
- Comédie de l'Ouest (Rennes),
- Centre dramatique du Sud-Est (Aix-en-Provence),

et plaçant Jean Vilar à la tête du vieux TNP, somnolant depuis quinze années.

Jean Vilar et Jeanne Laurent : toute une époque.



Vilar passe le sceptre à Gérard Philipe.

On sait la suite, le progressif renversement du rapport de forces théâtrales entre Paris et la province (à cette époque la capitale regroupait plus de salles que toutes les régions réunies), le succès de l'aventure vilarienne. On sait peut-être moins aujourd'hui que Vilar sera bien près d'être remercié sous les accusations conjointes de « gaspillage » et de « communisme », qu'il n'y eut plus de création de CDN tout au long des années 50, qu'enfin Jeanne Laurent sera limogée sans ménagements, en juillet 1951, par un gouvernement conservateur.

PIERRE ET GABRIEL.

Et Bourges dans tout ce chambardement ? La région ne figure dans aucun de ces palmarès, le Centre Dramatique ad hoc ne verra le jour que dans dix ans. Vous avez pourtant tort de vous impatienter. Tout ce qui précède concerne directement Bourges. Car si la renaissance théâtrale française de l'après-guerre est issue de la fusion entre deux itinéraires jusque là distincts, la belle histoire de la Maison de Séraucourt serait incompréhensible sans la synthèse qui en cette mi-siècle s'opéra entre la pratique culturelle locale et un jeune activiste descendu des maquis du Vercors, via Peuple et Culture : Gabriel Monnet.

Au commencement fut donc le CRAD. Le Centre Régional d'Art Dramatique de Bourges est fondé à la fin de 1948 d'après un patron fourni par Léon Chancerel (des Comédiens Routiers), mais d'abord et avant tout sur la passion théâtrale d'un avocat-avoué de Sancerre, Pierre Potier, qui s'installe à Bourges en 1951.

LES VIEILLARDS AMOUREUX

PIÈCE EN UN ACTE de Gaston-Marie MARTENS

SAISON
1958-59


L'action se passe en Flandre.

Le jardin de la famille Nachtegaale.

Personnages :

Désiré NACHTEGAELE	Jean JOUFFREY
AUGUSTE, son frère	Pierre CHANTRE.
ASPASIE, leur sœur	Marcelle CHICHERY.
THUURKE, leur neveu	Jean-Jacques BORDERIEUX.
LEENTJE	Marie-Claire BABILLOT.
Fébronie DHONDT	Simone PENEAU.
Mise en scène	Pierre POTIER.
Décor et costumes	Jean BOUCHER.
Régie musicale	Simone PENEAU.
Tableau de présentation	Francis DELABARRE et Catherine THOMAS.

Exécution des décors et costumes par les acteurs du C.R.A.D.



Un programme du CRAD.

Les CRAD, légèrement subventionnés par l'Education Nationale, restent des troupes d'amateurs, mais conviées à se perfectionner au contact d'« instructeurs nationaux » dépendant de la Direction de la Jeunesse et des Sports.

Pierre Potier et quelques-uns des membres de sa troupe des Amis — un autre groupe dramatique berruyer de l'époque, animé par Jean Mary, les compagnons du Masque, fusionnera avec le CRAD en 1960, avant de s'effacer devant le Centre Dramatique — suivent donc, à partir de 1949, divers *stages* (le mot commence à faire florès) d'art dramatique.

A celui de L'Hay-les-Roses, en 1952, ils rencontrent Gabriel Monnet, instructeur national. La mise en scène, en juillet de la même année, à Sarlat, de la *Sainte Jeanne* de Bernard Shaw, en décors naturels — une innovation pour la ville, qui en a vu d'autres depuis — décide du destin des deux hommes. Désormais Potier n'aura de cesse qu'il n'ait convaincu Monnet de venir s'installer à Bourges.



*Pierre Potier
(répétition de Don Juan,
monté par le CRAD).*

Deux ans plus tard un pas est franchi avec la mise en scène, toujours en décors naturels mais cette fois au Palais Jacques-Cœur, de l'œuvre d'un auteur local, Dominique Bosco, *Ma Dame de Beauté*. A Annecy où, peu après, Pierre Potier et sa femme Colette se retrouvent dans *Hamlet* mis en scène par Monnet, un journaliste pronostique « la renaissance du théâtre populaire ». Un enthousiasme juvénile, dont il faut bien reconnaître qu'on a perdu le ton depuis, parcourt le monde théâtral de ces années-là.

LA COMÉDIE.

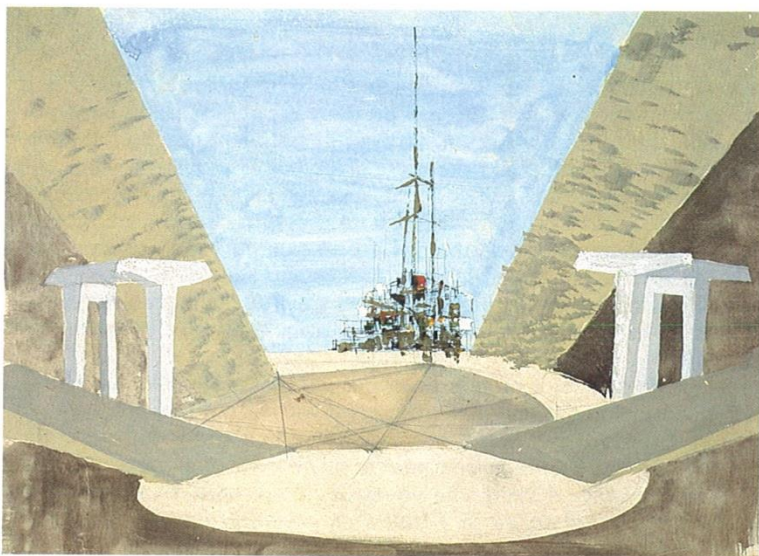
Tout est en place pour le finale avec toute la troupe. Ce sera la *Comédie de Bourges*, futur Centre Dramatique, inaugurée en 1961, dans les locaux du Théâtre Municipal. Le gestionnaire du Théâtre, depuis 1959, est Pierre Potier, aux côtés de Marc Billot, le Directeur de Centre, Gabriel Monnet. La baguette magique, comme souvent, a été politique. Potier, comme Billot d'ailleurs, est devenu adjoint du nouveau maire, Raymond Boisdé. Celui-ci, soucieux de secouer une gestion municipale assoupie, se rallie au projet de Centre, après que Potier ait vainement proposé à Monnet la seule gestion du Théâtre Municipal.

Pour « Gaby », la date est cruciale. Il va sur quarante ans. Depuis 1957, il a franchi le pas de l'art dramatique à temps complet, à la suite d'une censure politique dont il a été victime à la Jeunesse et aux Sports, lui interdisant de monter *les Coréens*, de Michel Vinaver. Il est entré dans la troupe de Jean Dasté, qui voit en lui un successeur. Par une lettre datée du 25 mai 1959, il donne son accord à Potier. Boisdé monte au créneau, autrement dit rue de Valois, siège du nouveau ministère des Affaires culturelles, en octobre.

André Malraux apprécie en Monnet le maquisard auteur du *Chant du Vercors*. Le Centre est décidé, ce sera le septième. Mais Malraux se souvient aussi d'avoir prononcé, en juin 1951, à l'époque du RPF, une grande conférence politique dans le bizarre « auditorium » de Séraucourt. L'idée d'aménager le lieu fait son chemin. Le mot de « Maison de la Culture » est prononcé dans une lettre de Boisdé, datée du 6 février 1960. Il reçoit l'aval du ministère, par voix du directeur du Théâtre, de la Musique et de l'Action Culturelle, Emile Biasini, quelques mois plus tard.



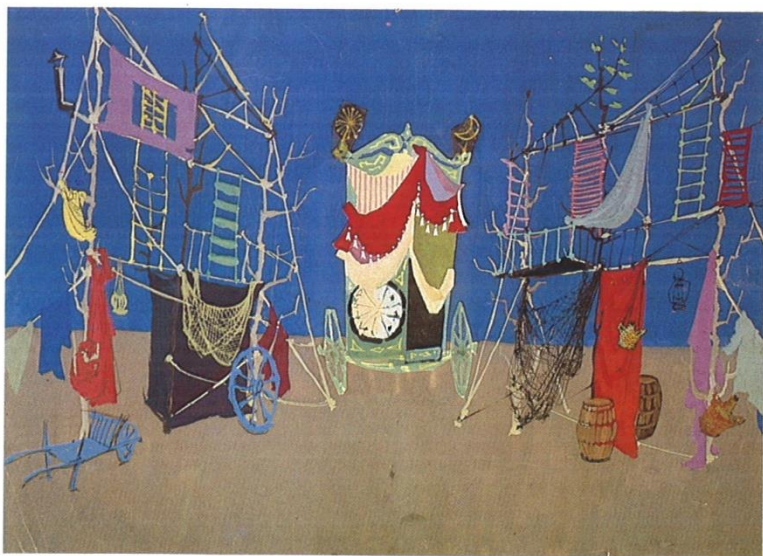
*De la musique et de l'Action culturelle,
Emile Biasini, directeur du Théâtre,
à l'époque d'André Malraux.*



Timon d'Athènes,
de Shakespeare
(1961),
par la Comédie
de Bourges.



*C'est
la guerre Arlequin,*
de Michel Arnaud
(1961),
par la Comédie
de Bourges.



*Vénus et les poissons,
ou La grande magie,*
de Michel Arnaud,
d'après Giambattista
Della Porta
(1961),
par la Comédie
de Bourges.

LA MAISON.

La défunte Salle des Fêtes se verra redistribuée, sur les plans de Pinon lui-même. L'auditorium géant de 1 600 places donne naissance, moyennant la construction d'un plateau, à deux salles superposées, de dimensions plus sereines. Ainsi naît, dans l'improvisation, un type de bâtiment qui, en l'absence de toute référence (la Maison de la Culture du Havre a été la première créée par le ministère, mais elle vit dans le provisoire autour d'un musée ; la préexistence de l'édifice berruyer en fait la première « ouverte »), servira de patron. L'aile Séraucourt recouvre les bureaux, les réserves, « un snack-brasserie » qui recevra le nom plus doux de cafétéria (le nom n'entrera dans le dictionnaire Larousse qu'en 1968), et un « club de lecture », l'actuelle salle Jankélévich. Du côté de la rampe Marceau sont prévus salle de réunion (finalement d'exposition), auditorium (la salle Chopin), bibliothèque. Le coût des travaux (deux cent cinquante millions d'AF) est assuré pour moitié par les collectivités locales, selon le principe qui va présider aux subventions de ces grands établissements.

Touche ultime : le 14 janvier 1963, Biasini vient animer un débat public au Théâtre Municipal, à l'occasion de l'assemblée constitutive de la Maison qui se donne pour président Alfred Depège. L'heure est aux variantes sur les thèmes définis le 6 mars 1961 par Pierre Moinot devant la commission culturelle du IV^e Plan : « *Le temps doit être désormais révolu où un garçon pauvre ne pouvait rencontrer la musique, la peinture ou le théâtre que s'il avait la chance d'avoir une bourse à l'Université. Ces rencontres sont maintenant le droit de chaque citoyen, et c'est le devoir de l'Etat d'en organiser les moyens* ». Par delà les régimes, 1961 donne la main à 1936.



De gauche à droite : Raymond Boisdé, Fauvel, directeur de la M.J.C. Malus, Alfred Depège, Pierre Mazaud secrétaire d'Etat à la Jeunesse et Sport, Collot, préfet du Cher.

LE LIEU

En tant que bâtiment, la Maison est un produit mythique des années 30, en tant que Centre, l'équipe qui va en être l'âme pendant près de dix ans incarne bien les enthousiasmes de l'après-guerre, mais en tant que Maison de la Culture, elle participe pleinement au Grand Dessein qui, le 24 juillet 1959, réunit les Archives de France, le CNC et les Arts et Lettres sous le vocable unitaire des Affaires Culturelles.

LE GRAND DESSEIN.

Les Beaux-Arts, qui survivaient encore, épisodiquement, sous la IV^e dans leur costume vieillot de sous-secrétariat d'Etat, ont bel et bien disparu, et il y a fort à parier qu'ils ne revivront plus. Les mauvais esprits — ceux des hommes de terrain, par exemple, premiers concernés — ne tardent pas à découvrir que cette transformation verbale ne s'accompagne pas d'une augmentation sensible du budget. Mais l'ère Malraux apporte quand même deux grands changements décisifs et, si on peut l'espérer, irréversibles : une promotion administrative des services culturels — ce qui, dans un pays comme le nôtre, équivaut à une promotion sociale de grande taille — et une plus grande cohérence dans les choix politiques d'ensemble, par le rapprochement désormais permanent des structures entre elles. Le tout est sommé par la continuité dans la présence, dix années durant, du même ministre prestigieux, le seul que le Chef de l'Etat conserve à ses côtés jusqu'au bout, au même poste et, d'ailleurs, le jour du conseil des ministres, à sa droite.

Toute la pensée ministérielle de Malraux est dans cette synthèse entre la grande idée gaullienne de la France nation modèle conduite par un Etat fort, et le souvenir que le ministre garde du temps (1936) où il expérimentait devant les auditoires provinciaux de la Maison de la Culture ses premiers textes sur l'art. Il y a du Front Populaire dans cette vision unanimiste et sociale de la « Grande Culture », comme il y a du De Gaulle, du Malraux 1951, dans l'ampleur grandiose et, d'emblée, un peu écrasante, de la forme d'équipement choisie.

L'ambition est d'ailleurs telle que là aussi, même dans ces circonstances économiques, politiques et intellectuelles très favorables, il faudra en rabattre. Le IV^e Plan avait retenu la construction de vingt Maisons en cinq ans dont, à vrai dire, douze seulement pourvues d'une salle de spectacle et de réunions. Dès la première année d'exécution la ligne budgétaire n'est plus dotée que de 1,85 million de francs, au lieu des 6,20 prévus.

En 1969 il n'y a que huit Maisons en état de marche. Sans doute en faut-il bien plus encore pour secouer les habitudes, convaincre le ministère des Finances et les collectivités locales qu'investir dans la culture n'est pas une absurdité.

L'EXEMPLE.

Aussi les Pouvoirs Publics ont-ils pour Séraucourt les yeux de Chimène. Le 12 octobre 1963 la Maison ouvre ses portes : Samson François joue un concerto de Chopin sur un plateau de scène posé



*Inauguration
de la Maison de la Culture,
le 18 avril 1964 :
Raymond Boisdé,
André Malraux,
Gabriel Monnet.*

le matin même. Une création théâtrale suit dans la foulée, *La Provocation*. Quand Malraux monte à son tour sur l'estrade, le 18 avril suivant, c'est pour apposer sur l'entreprise le cachet solennel de l'Etat français. Il y ajoute, bien entendu, une envolée lyrique à sa manière : *Ce qu'on appelle « La Culture » c'est l'ensemble des réponses mystérieuses que peut se faire un homme, lorsqu'il regarde dans une glace, ce que sera son visage de mort.*

Encore un an et, le 14 mai 1965, c'est au tour du Président de la République lui-même de venir saluer l'équipe animatrice. L'impromptu de Bourges est joué sur scène, dans les décors de *L'Ecole des Femmes*, où De Gaulle serre les mains de l'équipe : *La Culture de notre monde moderne, ce n'est pas seulement un refuge et une consolation. Elle est la condition sine-qua-non de notre civilisation d'aujourd'hui, comme elle le fut de civilisations qui ont précédé celle-là.*

Je me félicite encore une fois, d'être venu parmi vous.



Visite de De Gaulle, le 14 mai 1965. A gauche Emile Biasini ; à droite Gabriel Monnet et Henri Massadau dans le décor de L'Ecole des Femmes.

La Maison témoigne à sa façon de cette époque solaire, et ce n'est pas l'un des moindres paradoxes de ce bâtiment si visiblement désaccordé, dans sa décoration extérieure, à l'esthétique de l'époque et en particulier à celle promue par Malraux, que d'être, aux alentours de 1965, un lieu de pèlerinage culturel obligé. Les ministres y font halte, y compris ceux dont les liens avec la culture sont ténus, car la municipalité en fait désormais une étape de choix de la visite berruyère, quelque chose comme le pendant V^e-République de la cathédrale, en plus clair.

Les pays étrangers y envoient leurs délégations, pour lesquelles, cette fois, elle se situe entre l'usine marémotrice de la Rance et le Paquebot *France*. Détail qui ne trompe pas : des universités américaines y envoient leurs chercheurs, telle cette jeune professeur d'art dramatique au Beaver Collège, qui témoigne dans le numéro *La réalité lisible* décembre 1968 de l'*Almanach*.

Le reportage sur la Maison de Bourges devient un classique des hebdomadaires. *L'Avant-scène Théâtre* de juillet 1966 a pour thème tout à la fois une création de la Comédie, *L'unique jour de l'année*, et la vie de la Maison. La télévision française, hors même des comptes rendus des visites officielles, lui consacre au moins trois émissions complètes. *Bourges bouge* (mars 1964), produite par Roger Stéphane et Roland Darbois, demeure aujourd'hui (1) un document très représentatif de l'ère pionnière, avec les professions de foi pédagogiques des personnalités, qui vont de Boisdé à Monnet en passant par un échantillon « représentatif » des adhérents.

(1) Elle figure, aux côtés des reportages sur les deux inaugurations et du grand entretien que nous avons eu, au printemps 1983, avec Gabriel Monnet, parmi les œuvres vidéo diffusées dans l'enceinte de l'exposition.

L'ÉQUIPE.

Pas question en effet ici de faire du culte de la personnalité. Comme il y a un style Malraux, il y a, certes, un propos de Monnet : un mélange de modestie dans l'approche des autres — *il nous importe autant d'apprendre de vous que de vous apprendre qui nous sommes* — et d'ambition lyrique, — *je crois que tout chef-d'œuvre assigne un sens à nos conduites, et que l'ignorer constitue le mal social absolu* — porté, et c'est sans doute l'essentiel, par une énergie peu commune mais, d'emblée, communautaire, où l'on retrouve quelque chose de l'« instructeur national ».

Mais la réussite d'une Maison de la Culture — vingt ans après, la leçon n'est pas toujours tirée, ici ou là — n'est pas celle d'un homme seul, ni même d'un homme principal, un chef de troupe. Il y faut quelque chose de plus, qui s'appelle une équipe. Ici les principaux permanents, vers 1965, s'appellent Henri Massadau (adjoint au directeur), Pierre Allegrini (administrateur), Bernard Richard (secrétaire général), Igor Hilbert (directeur des services techniques, adjoint F. Carré), Jean Laisné (responsable des activités musicales), pour reprendre la manchette classique de l'Almanach. Certains ont traversé jusqu'à nos jours toutes les vicissitudes de la Maison, tels, outre Henri Massadau revenu en 1981 comme directeur, Henri Barbier (comédien) et Georges Patitucci (graphiste).



*Une réunion
du lundi
de l'équipe de
la Maison
de la Culture
(comédiens,
administratifs,
techniciens) :
bilan
de la semaine
et prévision.*

Mais ce groupe central n'a, à son tour, de sens que relayé par ceux qui, membres actifs de l'Association de la Maison, n'en ont pas pour autant fait leur métier. Ici le jeu du directeur doit subtilement tenir compte des intérêts des membres du Conseil d'Administration représentant la municipalité et de ceux des adhérents, parfois contradictoires.



Le Conseil d'Administration.

LES RELAIS.

Le public, qui voit son nombre croître (7 223 adhérents au sixième mois d'existence, 8 309 au dix-huitième), n'est pas laissé dans l'isolement du statut de « spectateur », même amélioré en « usager », voire en « abonné ». Tradition Vilar oblige, il est convié à participer à la vie de la Maison par le biais de deux structures originales qui, lancées par Monnet, furent loin d'être reprises en tous lieux. Le *Conseil culturel*, d'abord, vaste parlement consultatif (202 membres en 1965), composé pour partie de conseillers à titre personnel mais en grande majorité de représentants des comités d'entreprise, syndicats, groupements culturels et mouvements de jeunesse. Réuni chaque mois, ouvert aux auditeurs libres, le Conseil améliorera son fonctionnement par la mise en place de groupes restreints, thématiques et, en 1967, de structures articulées sur les divers publics : conseil pédagogique, conseil « jeunesse », conseil ouvrier et conseil rural.

Mais l'enracinement se fait plus profond encore grâce aux *relais culturels*, bénévoles de tous milieux géographiques et sociaux appelés à faire circuler l'information dans les deux sens : la plus simple, comme documentation sur les activités de la Maison, la plus difficile, et la plus riche, en sens inverse, comme moyen de répercussion vers l'équipe des suggestions et critiques d'une population au sein de laquelle il apparaît bientôt illusoire de satisfaire en permanence tout à la fois l'instituteur et le jeune ouvrier, le cadre supérieur et le retraité. Le pluralisme et, pour commencer, la pluralité culturelle sont au bout du chemin, les relais contribuant à nuancer certaines idées simples que pouvaient se faire les « hommes de culture » sur ceux pour qui, vers qui, ils étaient censés travailler.

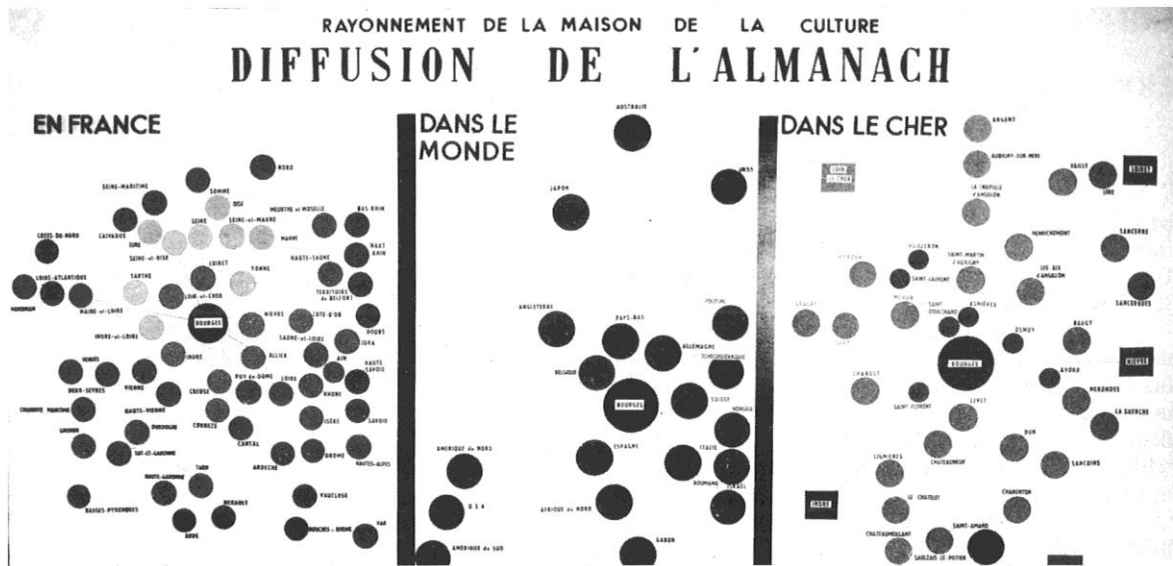
Fin 1965 la Maison mobilise ainsi 149 relais (109 dès le 1^{er} avril 1964), pour la plupart implantés sur les lieux de travail (établissements scolaires : 40, administrations : 22, groupements industriels : 15, banques : 5... et 7 à l'armée), mais il en existe aussi 16 au sein des sociétés sportives et culturelles, 14 au sein d'associations familiales ou syndicales, 12 dans les quartiers, etc...

RENCONTRES.

C'est cette nécessité de plus en plus consciente d'avoir à rendre polyphonique l'information sur la Maison qui conduit l'équipe, inspirée par le graphiste Christian Delorme, disciple de Jacno, à multiplier les formes de la publicité : outre l'affiche et le programme classiques, l'« affichette-calendrier » et l'« agenda », particulièrement appréciés des relais. Mais l'innovation la plus ambitieuse, à cet égard, reste l'*Almanach*. Il ne s'agit pas là d'un simple bulletin de liaison mensuel (été excepté), mais d'une véritable petite revue thématique. Quand on sait la difficulté qu'il y a aujourd'hui encore à faire vivre une presse culturelle régionale, on imagine l'énergie que durent dépenser Bernard Richard et ses collaborateurs pour réussir à date fixe cette gageure pendant cinq ans. Et sur des thèmes qui, une fois sur deux pour le moins, faisaient jaser d'abondance.

Le principe était de rassembler autour du sujet choisi un florilège de textes et d'images de toute nature, mêlant le poétique au documentaire, le classique au provocateur — qu'on est prié de mesurer, bien entendu, à l'aune des mentalités de l'époque —. La liste des thèmes proposés est déjà, en soi, significative des préoccupations de la Maison, du style de « prise de conscience » qu'elle essaye de promouvoir. La perspective rappelle l'éducation populaire des années 45, mais vingt ans après, confrontée aux défis de la modernisation, de l'entrée de la société française dans la haute mer ; elle va du *Bistrot* à *La jeunesse révoltée*, en passant par *Eros* ou *Le racisme*.

Période privilégiée, à coup sûr, institution exceptionnelle, que celles qui permettaient, au cœur des régions françaises de 1965, la diffusion mensuelle à plus de cinq mille exemplaires de questionnements aussi sincères, aussi impertinents.



La rencontre prend aussi des formes moins institutionnelles. A côté des enquêtes par sondage, des questionnaires ponctuels, figurent les multiples épiphanies de ce que l'époque suivante baptisera « convivialité ». A la fin de l'année, ce sont les *Nuits de la Comédie*, fêtes du théâtre, de la danse, blotties au cœur de la Saint-Sylvestre (1), mais sur l'ensemble de l'année tout simplement la cafétéria, la salle de lecture (Salle Jankélévitch, où se réunit par ailleurs l'équipe, chaque lundi) ou la discothèque qui s'imposent comme autant de points de ralliement nouveaux dans la cité.



*La Nuit
de la Comédie,
le 31 décembre
1967.*

Certains se sont chagrinés de voir ces lieux de simple « consommation » rencontrer un tel succès. C'est oublier la vocation intégratrice, sociale, de la Maison et ne pas vouloir voir dans ces structures de rencontre l'équivalent 1960 de ces hauts lieux de la culture populaire que furent ou demeurent les veillées, les promenades publiques ou les estaminets.

(1) La dernière, celle du 31 décembre 1967, accueille Claude Bolling, Pia Colombo, Serge Reggiani, Gilles Vigneault, mais aussi un orchestre musette.

EXPRESSIONS.

Cet éclatement des lieux est à l'image de la variété des expressions culturelles accueillies ou produites.

Les conférences en sont sans doute la forme la plus traditionnelle, mais elles ne sont pas oubliées, ne serait-ce que parce que le public y afflue et que la Maison assure ici la claire continuité des sociétés intellectuelles locales — au prix, en général, d'une sensible élévation du niveau moyen des intervenants : Bourges accueille alors des personnalités et des problématiques qui, sans la Maison, n'auraient pas toujours fait escale.

Le rapport de forces entre la salle et la scène se renverse d'ailleurs complètement dans le cadre du *télé-club*, tentative aujourd'hui oubliée de lecture collective et, surtout, critique, de l'*étrange lucarne* dont les années 60 virent l'irruption en masse dans l'imaginaire français. La banalisation du poste de « télé », la multiplication des programmes concurrents, en attendant la vidéo, expliquent sans doute en partie la disparition de la formule. L'exigence exprimée, au début des années 80, en faveur d'une radio-télévision « libre », pluraliste et décentralisée, montre cependant que la solution proposée à l'époque, pour naïve et limitée qu'elle fût, soulevait un lièvre de taille, qui n'a plus, depuis lors, cessé de courir.

L'usager faisait un pas supplémentaire en direction de la création artistique, en suivant le cycle ininterrompu d'expositions — nouveauté à Bourges, qui ne connaissait guère qu'une seule galerie de tableaux active — accueilli par ce qui deviendra la Salle Estève.

L'exemple de ce dernier peintre « monté » à Paris, illustre, on l'a vu, la fécondité et, en même temps, le drame de la création plastique en province, vampirisée par la capitale, avec d'ailleurs à la clé le déclin subséquent de Paris, à partir des années 60 justement, au profit — c'est le mot — de New York, lois de la concentration économique et culturelle obligent. Les Maisons de la Culture n'ont pas réussi et, en fait, pas cherché à renverser à elles seules le mouvement. En revanche, elles ont souvent servi de « locomotive » à la résurrection d'une création locale qui ne fût pas fatalement archaïsante.

Ce fut très clair à Bourges, où Jean Favière et Jean Goldman accueillirent diverses expositions itinérantes qui sans eux ne se seraient pas arrêtés à Bourges. Ils en organisèrent eux-mêmes, et de plus en plus. Même réflexion ici que pour l'*Almanach* : qu'on se reporte en pensée à la situation de l'art contemporain en France vers 1960, hors des cercles avertis de la rive gauche, pour juger à sa vraie valeur une programmation qui va de *L'art roman du soleil* à *Stables, mobiles, gouaches, sculptures de Calder*.



« Enfants des écoles » devant un mobile de Calder.



Jean Favière.

*De gauche à droite
Jean Favière, Jean Goldman.*



Jean Goldman en action.

Le cinéma (avec, par exemple, pendant un mois, en 1966, la fameuse exposition d'Henri Langlois pour le 70^e anniversaire dudit art et les films de la Cinémathèque Française correspondant), la musique (jusques et y compris des créations scéniques, œuvres de Jean Laisné, comme *Le montreur de galaxies*, en 1965), les variétés (de Duke Ellington à Serge Gainsbourg) et même l'architecture (mai 1967 : Journées de l'architecture et de l'urbanisme) trouvent aussi leur place à Séraucourt.





C'est la guerre Arlequin, 1961.

CENTRE DRAMATIQUE.

Reste que la forme la plus active de participation au mouvement artistique, le Centre Dramatique National et sa douzaine de comédiens permanents. (1961-1969), ce ne sont pas moins de quarante-deux œuvres qui seront ainsi jouées à Bourges, parmi lesquelles dix créations — autre phénomène sans précédent.



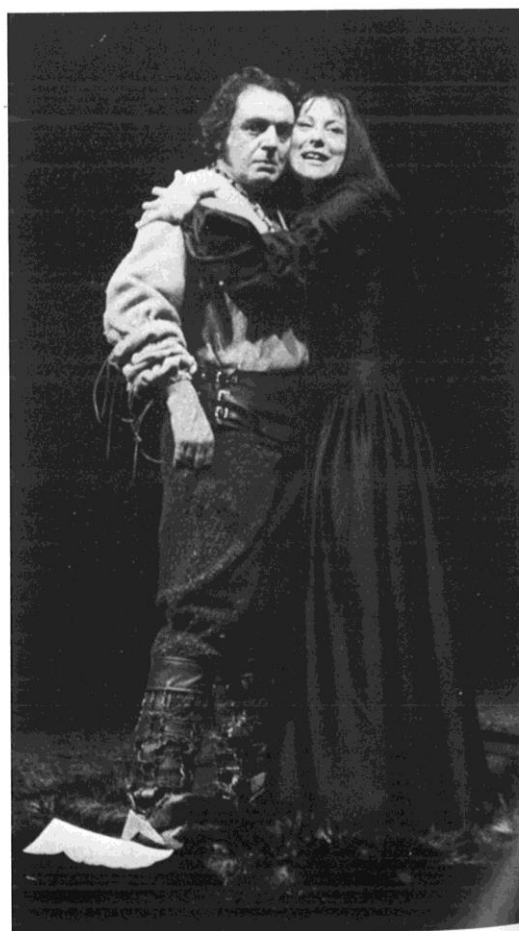
L'école des femmes, reprise 1968.



Six personnages en quête d'auteur, 1967.



Voulez-vous jouer avec moi ? 1966.



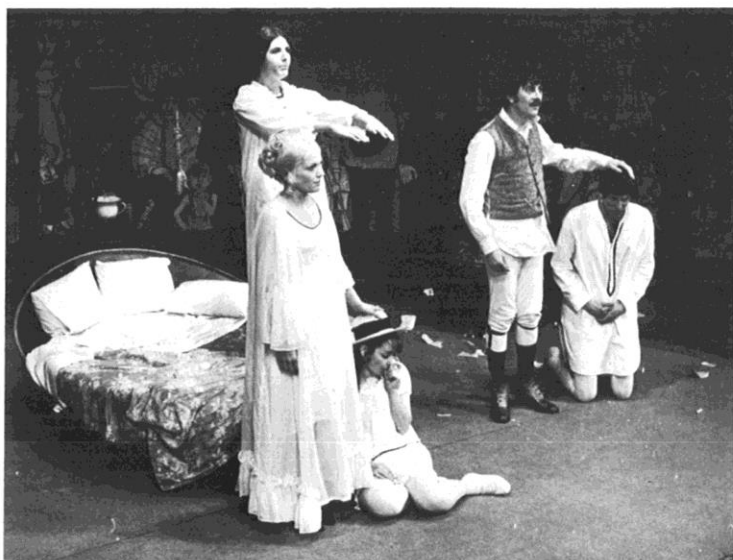
tistique contemporain demeure
 i. En huit années de présence
 isi montées par la Comédie de
 ent en cette région.



L'histoire du soldat, 1965.



La drôlesse, 1966.



Victor ou les enfants au pouvoir, 1969.

...beth, 1969.



Cœur à cuire, 1967.

Le « contemporain » — qui commence à Brecht — y équilibre sagement le « classique », à raison de 40 à 60 %. La thématique combine la volonté de témoigner sur l'époque au travers de représentations, de mythes éternels — il n'est pas nécessaire de solliciter beaucoup *Timon d'Athènes* ou *C'est la guerre Arlequin* pour s'en convaincre — et une attirance évidente pour l'effusion lyrique, sensible dans le choix d'Audiberti ou de Pierre Halet.

Car si la pièce mascotte de la Comédie est *L'école des femmes*, exemple typique de la relecture des classiques dans la tradition vilarienne (première montée en 1961, elle est la pièce de la visite de De Gaulle, et celle, en 1973, du voyage-anniversaire de la troupe, devenue entre temps niçoise), la Maison n'est pas peu fière d'avoir à son actif la découverte et la promotion d'un auteur réunissant les qualités d'inconnu,



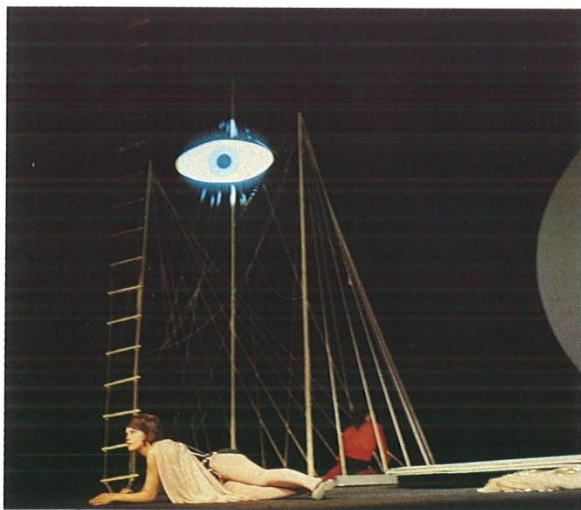
*Henri Massadau et Gabriel Monnet
dans le décor de L'École des femmes,
pour le dixième anniversaire de la Maison (1973).*

de contemporain, de régional et de non-professionnel — il est vigneron près de Vouvray —. Au total la Comédie ne créera pas moins de quatre pièces de Pierre Halet (né en 1924), en moins de cinq ans.

- *La provocation*, « tragédie » ;
- *Le cheval caillou*, « comédie burlesque » ;
- *Le montreur de galaxies*, « conte musical » ;
- *Votre silence, Cooper ?*, « tragédie ».



Cheval caillou (1965).



Le montreur de galaxies (1966).

Le premier de ces titres, qui fut la pièce d'inauguration de la Maison en 1963 dans une mise en scène de Monnet, une mise en musique de Jean Ferrat et des décors de Calder, est l'exacte cristallisation de la dualité proposée plus haut : fondée sur l'épisode réel de l'incendie du Reichstag, elle relit —



*Première de
La Provocation
(octobre 1963).
De gauche à droite :
Alexandre Calder,
Pierre Halet,
Manessier,
Jean Rouvet,
Jean Ferrat,
Gabriel Monnet.*

et relie — l'histoire dans une perspective fort peu réaliste, dont la signification cosmique s'épanouira de pièce en pièce. Vrai *montreur* de ces galaxies bizarres qui s'appellent les hommes, Halet et derrière lui — ou devant lui — Monnet tentait, à l'apogée de cette ère de Croissance dont la conquête spatiale fut le grand mythe unificateur, une mise en question, une mise en scène provocatrice des contradictions internes d'une époque produisant du même mouvement la relativité générale et la bombe atomique.

On saisit ici la pointe avancée de la contribution d'une Maison de la Culture à la création contemporaine décentralisée, renforcée d'ailleurs par l'édition des textes des principales œuvres créées par la Comédie, de *La provocation* à *L'unique jour de l'année*, de l'australien Alan Seymour. Au total six ouvrages, dont un recueil d'inédits de René-Guy Cadou. Tentative sans lendemain, là aussi, qu'il serait bon de méditer, à l'heure où l'on pose un peu partout la question de la nécessité d'une régionalisation de l'activité éditoriale française, sans doute l'une des industries les plus « parisiennes » qui soit.

COMÉDIENS DANS LA CITÉ.

Là aussi, pas d'erreur sur l'objet. L'activité théâtrale de la maison est centrale (quoique nettement minoritaire : 30 % des manifestations, de 1963 à 1968), comme ailleurs ce pourrait être le cinéma ou les arts plastiques, mais elle ne se limite pas à l'expression d'un ego sûr de lui et dominateur. D'abord parce que Monnet est loin de mettre en scène toutes les œuvres, et que, même dans ce cas, il répugne à jouer lui-même — il ne figure pas, par exemple, dans la distribution de *La provocation* —. René Jauneau, Guy Lauzin, Henri Massadau, Edmond Tamiz jouent leur propre jeu. Ensuite parce que la formule des *Comédiens dans la Cité* permet à chaque membre de la troupe de mettre sur pied un spectacle plus léger, plus personnel, jouable au besoin dans les lieux non-conventionnels. Enfin parce que l'exemplarité



Pique-nique en campagne, 1964.



La dernière bande, 1965.



Rousseau, 1968.



Une saison en enfer, 1965.



Malva, 1965.



Les plaideurs, 1967.

de la Maison et le dynamisme de ses directeurs font converger vers elle les troupes les plus diverses, de la Comédie Française au Piccolo Teatro.

Chaque année, de 1964 à 1968, un moment privilégié fait même de Bourges, une dizaine de jours durant, la capitale de la décentralisation théâtrale française, ce qui, à l'époque n'est pas loin de signifier la capitale du théâtre vivant, avec le *Festival du Théâtre des Provinces* ; formulation astucieuse puisqu'elle



*Festival de 1968 ;
en façade :
un autre
stable
de Calder.*

superpose une notion traditionaliste à une réalité qui l'est nettement moins. Ce non-conformisme croissant est soutenu par des personnalités qui marqueront leur temps. Le programme du dernier Festival, à cet égard, fait rêver. On y retrouve côte à côte — entendons par là qu'ils montrent des pièces mais qu'ils participent aussi, dans la journée, à des rencontres avec le public, à des débats entre eux — Patrice Chéreau, Gabriel Garran, Hubert Gignoux, Maurice Sarrazin, Antoine Vitez (1). Au total 7 572 spectateurs en onze jours, pour 10 représentations. Un petit détail : nous sommes en avril 1968.

(1) L'année précédente Bourseiller, Dasté, Réthoré, Reybaz, Vitez.

LE LARGE

Cet *après* n'est pas, pas seulement, un après-Monnet, un après-Mai 68. C'est un après-la Grande illusion de l'action culturelle progressive et triomphante, portée en commun par la course du produit national brut et le Grand Dessein gaullien. Le paradoxe, et la fécondité, des Maisons de la Culture est qu'elles aient été, avec l'Université des années de la Croissance, le lieu d'incubation privilégié de la contestation des valeurs culturelles admises par la majorité de la société et l'ensemble des Pouvoirs Publics.

POINT D'INTERROGATION.

A Bourges, passés les premiers mois où la question de la fondation (d'un lieu, d'une équipe, d'un programme, d'un public) mobilise toutes les énergies, les inquiétudes conjuguées du créateur et de l'intellectuel firent de la Maison un centre, un point d'interrogation (s). Ainsi s'éclaircissent tant de thèmes, en nombre croissant, des *Almanachs*, tels ceux consacrés à *Pacem in terris* — malgré la terminologie religieuse, il fit quelque bruit, jusqu'à De Gaulle compris, qui le jugea « trop pacifiste », dira Basiani à Monnet — au *Gaspillage*, aux *Paumés*, à la *Révolution*...

L'habitude se prend, dans la foulée, de tenir dans l'enceinte de cette Maison exemplaire des colloques sur des sujets devenus classiques, mais très neufs pour l'époque : la recherche scientifique et le développement culturel (automne 1964) (1), cinq colloques des directeurs des Maisons de la Culture, Centres Dramatiques Nationaux et troupes permanentes (bilan de la décentralisation et de l'action culturelle, le problème du répertoire, les acteurs, les techniciens et les équipements, les relations publiques) de 1964 à 1968, enfin, situé comme par hasard à l'automne de 1967, l'*action culturelle en question*.

Sans doute les participants de ces journées-là assistaient-ils à la dernière confrontation entre les tenants du grand projet initial (Pierre Moinot, Max-Pol Fouchet) les derniers témoins et praticiens d'une certaine culture populaire, disloquée par l'irruption de la « culture de masse » (Louis Guilloux, Benigno Cacérés) et les premiers questionneurs de l'époque nouvelle (Robert Abirached).

En tant que laboratoire, Bourges fut donc la première à devoir répondre aux critiques multiples qui, après le premier moment de surprise, commencèrent à tomber druës sur ce type d'institution — et n'ont jamais cessé depuis —

ENRACINEMENTS ?

Les plus classiques portèrent sur le coût financier de tels équipements. Un livret ronéotypé, daté des lendemains de Mai 68, le *Petit memento*, consacre ainsi une bonne partie de son énergie à démontrer que la Maison ne coûte pas si cher, et qu'après tout elle remplit « une mission d'intérêt public » — c'est la formule de Raymond Boisdé lui-même, lors de la première assemblée générale ayant, en 1965, à voter le quitus financier d'une année de comptabilité complète — au même titre que la Comédie Française ou, pour reprendre une image classique de Vilar, le gaz et l'électricité. Un rapide calcul, reproduit dans le même ouvrage, démontrait que, loin de rééquilibrer le budget, les représentations « de prestige » (Théâtre de France, Comédie Française, Orchestre de Paris) coûtaient beaucoup plus à la Maison que les autres.

Plus subtilement encore, il s'agissait pour l'Équipe de prouver, chiffres en mains, que ledit argent, loin de profiter à « l'extérieur », s'était trouvé reversé dans l'économie locale à raison de 92,50 %.

Par delà cette critique régionalisée se profilait d'ailleurs un argument plus grave, car en prise directe sur l'ambition initiale de l'Éducation populaire : le manque de représentativité du public, le décalage entre la Maison et son environnement, l'insuffisant enracinement. La force de cette remise en question tient à son ambiguïté, qui, si elle n'est pas précisée, la fait reprendre aussi bien par les poujadistes (« trop d'intellectuels ») que par les populistes (« pas assez d'ouvriers, de paysans »).

(1) Les actes en ont été publiés dans le n° 22 (avril-mai 1965) de *L'expansion de la recherche scientifique*. Parmi les auteurs : Jacques Delors.

A quoi Bourges peut répondre en soulignant que la progression du nombre des adhérents dans les premières années :

- 1963-64 : 7 367,
- 1964-65 : 8 413,
- 1965-66 : 9 518,
- 1966-67 : 11 489 (1),

était la meilleure garantie contre le repliement frileux autour des déjà-favorisés, que la part des billets acquis par le biais de collectivités progressait régulièrement (49,4 — 50,6 % en 1963-64 ; 60,2 - 39,8 en 1966-67), qu'enfin la forte proportion de la catégorie « enseignants » parmi les relais (35 % en 1965) laissait encore une large place aux représentants des autres catégories sociales. De même, il était facile à l'Equipe de démontrer que, loin d'ignorer la vie culturelle locale et les besoins des zones rurales, elle lui consacrait une part croissante de la programmation (42 % en 67-68) et contribuait à subventionner l'Association des Concerts de l'Ecole Nationale de Musique (12 500,00 F en 1968) ou les spectacles d'une troupe locale, le Cercle Comœdia, qu'elle s'associait avec un cinéma berruyer pour la projection de films « d'art et essai », multipliait les relais ruraux (en 1968, par exemple, la discothèque ouvrait quatre relais dans le département, à Graçay, Osmery, Saint-Germain-du-Puy et Vasselay), etc... (2). Du coup, le pourcentage des adhérents domiciliés à Bourges passait de 87,6 % en 1963-64 à 58,3 en 1966-67.

Reconnaissons que toutes ces réponses se sont avérées insuffisantes. D'abord parce que la courbe ascensionnelle des adhérents a commencé à décliner en 1967, ramenant la Maison à un niveau (9 344) qui jusqu'en 1981 est resté un plafond de plus en plus lointain (6 285 pour « l'année de crise » 1968-69). Mais surtout parce que les précédents de Vilar et de Planchon, en attendant la confirmation de Réthoré au Théâtre de l'Est Parisien, indiquaient bien que l'action culturelle a continué à toucher une société de « classes moyennes », sans enracciner large et prolongé dans la classe ouvrière ou la paysannerie.

Bourges, à cet égard, n'est ni plus ni moins élitiste qu'un autre (5 % d'ouvriers parmi les adhérents de la saison 1970-71, par exemple). Il fallut simplement se rendre à l'évidence : la conquête du « non-public » serait lente et, surtout, elle dépendrait beaucoup moins des équipements que de l'évolution économique et culturelle globale (école, télévision, formation permanente, vulgarisation...). Les années 50 avaient cru que le principal obstacle était le coût des spectacles. Le prix moyen par place en 1968 était à Bourges de 5,45 F, ce qui supposait ipso facto une subvention de 6,00 F pour équilibrer. L'expérience montra que cet aspect de la question était loin d'être déterminant.

PROVOCATIONS ?

Mai 68 et sa traîne idéologique contribuèrent à radicaliser la double dénonciation de ce supposé échec social et de la notabilisation des culturocrates. Mais, dans l'immédiat, le mouvement gauchiste encouragea surtout la mise en cause, par les conservateurs, de la dimension la plus apparente des contradictions : le contenu des valeurs transmises. Avant-gardisme, immoralité et politisation : trois critiques classiques des tenants de la tradition depuis (pour le moins) *Hernani*, *Madame Bovary* et *Les châtiments*. Bourges en eut sa mesure.

On jouait plus souvent Shakespeare que Beckett : on ne vit que le second, et il ne manqua pas de voix — celle de Raymond Boisdé, entre autres — pour suggérer qu'on procédât « par ordre », pédagogiquement.

Alexandre Calder, ami de Pierre Halet, avait accepté de dessiner gratuitement la scénographie de *La provocation* ; Monnet suggéra au ministère de lui commander une œuvre originale pour le vaste hall, un peu désert, de la Maison. Ce fut le grand stable noir, l'un des rares témoignages, aujourd'hui, de ce que Bourges ne fut pas à l'écart de la création contemporaine des années 60. Son nom de baptême résume à lui seul toute la philosophie de l'action culturelle issue de 1936 : *Caliban*, le nom monnetien par excellence, mi-partie de Shakespeare et de Guéhenno (Calder avait proposé *Pippermint*. Gouverner, c'est choisir...). Bourges se coupa en deux. La Maison diffusa un court sondage qui indiquait une large compréhension parmi les « jeunes », mais il fut désormais évident qu'il ne lui serait pas possible de contenter tout le monde et son père.

Sitôt cette tempête apaisée, l'Equipe dut faire face à une plus vive offensive, en la personne des représentants locaux attirés de la morale honnête et familiale. Après le numéro de l'*Almanach* voué à *Eros* (mai 1966), où Platon voisinait avec Malraux, une représentation de *Cérémonie pour un noir assassiné*, d'Arrabal, par le Théâtre International Universitaire, mit le feu aux poudres. Fin stratège, Monnet, sommé de moraliser son répertoire, dilua la contestation dans le sein mou d'une *Commission de la décence et de la moralité*, dont les conclusions s'avèrent d'autant plus sans effet que, peu après, une tourmente d'une toute autre gravité secouait l'édifice, rompant les digues.

(1) Le nombre de spectateurs aux représentations théâtrales de la Comédie de Bourges passera, de son côté, de 31 000 en 1961-62 à 81 600 en 1968-69.

(2) En juin 1967 la Maison s'ouvrait même à un « Festival de la Bourrée ».

Cette fois le maître-mot lâché fut celui de « politique ». Toutes les œuvres contemporaines montées ou accueillies témoignaient assurément de leur époque. La radicalisation de la critique anti-américaine, de De Gaulle à l'extrême-gauche, le libéralisme de Malraux défendant *Les paravents* à la tribune de l'Assemblée, l'influence du brechtisme, la tradition gauchisante de l'art contemporain (parfois usurpée), tout contribuait cependant à rendre chaque jour plus explicite la remise en question des règles du jeu. L'*Almanach* avait attaché le grelot à plusieurs reprises, la toute dernière dans son numéro de novembre 1967, avec un face à face sur le thème *Politique et culture* entre Raymond Boisdé et un obscur maire-adjoint aux affaires culturelles du nom de Jack Ralite. Cinq mois plus tôt, la Maison avait accueilli *V comme Vietnam* d'Armand Gatti, « spectacle réalisé et présenté à la demande du collectif syndical interuniversitaire », comme avait pris soin de le préciser le programme. Un texte de l'*Almanach* d'avril 1968 s'intitulait, tout simplement, *La société occidentale agonise...*

LIQUIDATIONS ?

Quand l'heure vint où le mouvement culturel radical occupa la Sorbonne ou l'Odéon, où François Truffaut s'accrocha au rideau de scène du festival de Cannes pour l'empêcher de s'ouvrir, où des journalistes de l'O.R.T.F., Pierre Emmanuel et Max-Pol Fouchet en tête, firent sept fois le tour de la Maison de l'O.R.T.F. comme d'un autre Jericho en réclamant la liberté d'expression, c'était bien le moins que la Maison de Bourges, située au carrefour de toutes les routes et de tous les questionnements, fût grève à son tour et que son Equipe, Monnet en tête, défilât au sein d'une manifestation « pour la solidarité » intellectuels-ouvriers.



En Mai, fais ce qu'il te plaît.



Mais le retour de bâton fut dur. Moins brutalement que Jean-Louis Barrault, chassé en quelques jours du « Théâtre de France » par le même Malraux qui l'y avait installé, Monnet fut amené à quitter une ville où se déchaînaient contre lui les accusations de « communisme », où le maire, conscient du risque d'un tel départ, essayait vainement de faire la part du feu en lui proposant de rester à la tête du seul Centre Dramatique National. Mais non, quelque chose était cassé, chez De Gaulle, chez Malraux, chez Boisdé, chez Monnet.

L'année 68-69, pour tous ceux-là, fut année de liquidation. Le nombre des adhérents chuta, l'*Almanach* cessa de paraître en tant que revue. Bourges se retrouva privé de son Centre Dramatique National, transféré à Nice. Plus personne ne cacha son amertume.

Les dernières représentations de la Comédie se déroulèrent dans une atmosphère houleuse, une partie du public faisant de « Gaby » le symbole de la culture persécutée, à l'heure où une pièce de Gatti était interdite au T.N.P. La dernière représentation théâtrale de la direction Monnet (qui partit lui-même sur un *Macbeth*), le 29 mai 1969, était d'ailleurs l'œuvre d'un groupe de comédiens réunis autour de Gatti et intitulée *L'interdiction*.

Certains ont déclaré nous avoir assez vus.

Nous pas !...

Nous étions faits pour nous entendre — fût-ce entre sourds —...

Le temps nous aura manqué. Il manque toujours à tout. Nous ne sommes jamais que des concitoyens provisoires. (Gabriel Monnet, Lettre aux amis et aux autres...).

INCERTITUDES.

A Bourges comme à Paris, l'action culturelle entrait dans l'*ère des incertitudes*. Le ministère de la rue de Valois usera, dans tous les sens du mot, une dizaine de titulaires en douze ans. Certains s'illustreront surtout par quelques déclarations bien propres à jeter le trouble dans la société culturelle : Edmond Michelet chantant les louanges de l'art pauvre, Maurice Druon doublant la gaffe du « cocktail Molotov » de celle de la « sébile ». D'autres resteront assez de temps pour remettre en cause les orientations de leurs prédécesseurs, et pas assez pour défendre les leurs (Michel Guy, Françoise Giroud). Un seul ministre eut le temps et l'équipe nécessaire pour une cohérence nouvelle, Jacques Duhamel, du gouvernement Chaban-Delmas.



*Jacques Duhamel,
ministre des Affaires culturelles
de 1969 à 1972.*

Mais cette cohérence allait précisément contre les Maisons de la Culture, désignées désormais du doigt de tout côté comme autant de lourdes « cathédrales », prestigieuses mais froides, soucoupes volantes mal atterries, astres chus d'un désastre obscur. L'heure fut aux *chapelles*, les Centres d'action culturelle (CAC) ou plus léger encore, privées de tout organisme permanent de création artistique, et aux chartes culturelles. Fructueuse relativisation d'une certaine bonne conscience des titulaires de grands équipements, qui étaient souvent les premiers, d'ailleurs, à proposer l'éclatement spatial de structures à l'élaboration desquelles, après tout, ils n'avaient que très partiellement participé. Les années 70 virent ainsi l'éclaircissement de notions jusque là un peu floues, comme celle d'« animation » culturelle.

Encore fallait-il que l'acquis antérieur des « vieilles maisons » — tout est relatif — ne fût pas, dans le mouvement, réduit à si peu que rien. Or l'évolution berruyère, même si elle fut quelque peu caricaturale, est bien allée, douze années durant, dans le sens de la descente.

SUCCESSIONS.

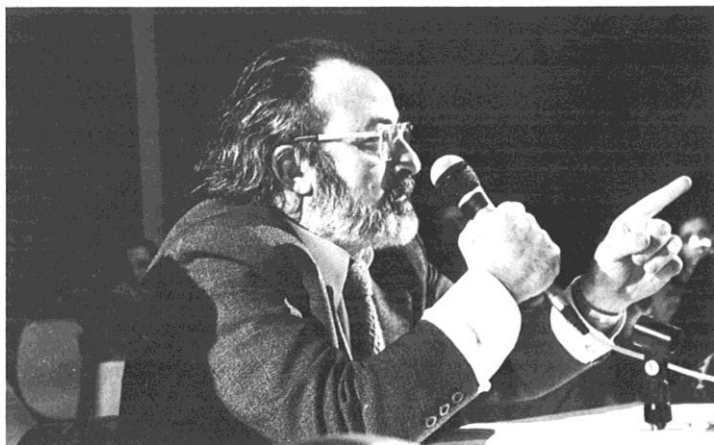
Pas question, là non plus, de faire du culte de la personnalité à rebours. Les trois directeurs de la Maison qui se succédèrent de 1969 à 1981 (Max Croce 1969-72, Yves Robault 1972-75, Jean-Christophe Dechico 1975-81) héritèrent d'un triple handicap : la disparition de ce moteur de taille que représentait une troupe théâtrale professionnelle permanente, l'alourdissement des charges financières, et le scepticisme croissant des interlocuteurs. Et ce handicap n'était qu'à l'image du passage, chemin faisant, d'une culture du *Tout* (Tout de droite comme Tout de gauche : Pompidou/Cohn Bendit même combat, sur ce plan du moins) à une culture du *Je-ne-sais-quoi*.



*De droite à gauche :
Gabriel Monnet,
Yves Robault,
Henri Massadau, en 1973,
pour le dixième anniversaire
de la Maison.*



*De gauche à droite :
Max Croce,
Yves Robault
Alfred Depège.*



Jean-Christophe Dechico.

Les résultats furent cependant là : déclin ou atomisation des activités, privées d'impulsion centrale, et, parfois l'un et l'autre. Le chiffre des adhérents, tombé en dessous de 5 000 en 1970-71 chuta plus bas encore (2 400 en 1974-75 ?), avant de remonter lentement, jusqu'aux alentours de 7 500. Plus grave était l'évolution socio-professionnelle, qui vit la proportion d'ouvriers tomber à moins de 4 % en 1973-74. Même effondrement pour le nombre de spectateurs de représentations payantes, et pas seulement les théâtrales, réduits quant à eux au chiffre dérisoire de 4 400 pendant la saison 1974-75. Les soixante-quatre représentations annuelles de 1965-66 étaient tombées à quinze dix ans plus tard.

La période fut pourtant loin d'être stérile. Privée de théâtre à demeure, la Maison entendit mettre l'accent successivement sur les arts plastiques et la vidéo. Une personnalité domina le premier secteur, jusqu'à sa disparition prématurée en 1975 : Jean Goldman, dont les étroites relations avec le réseau des peintres et sculpteurs étrangers permit l'accueil dans l'enceinte de la Maison d'artistes aussi marquants que Gontcharova, Agam ou Messagier, d'expositions aussi originales — à l'échelle mondiale — que *Liebermann*, *Slevogt*, *Corinth*, *le tournant du siècle en Allemagne* ou *l'Aquarelle anglaise au XIX^e siècle*.

Il ne fut pas remplacé, et le vide laissé ne fut qu'incomplètement comblé par l'orientation vidéo donnée à la Maison par Yves Robault et privilégiée par Jean-Christophe Dechico, d'autant plus que Jean Goldman avait posé avec son ami Jean Benedetti du Rose Bradford Collège of Art and Drama, les bases d'un Festival International du Théâtre qui ne vit jamais le jour.

SÉPARATIONS.

Intervenu à une époque où la *vidéo* tâtonnait encore, en tant que moyen d'expression autonome, entre le cinéma et les arts plastiques, le choix des années 75, justifié par le désir de trouver un moyen d'expression léger et nouveau, s'avéra coûteux et peu suivi. Il signifia, surtout, le sacrifice des autres activités, démarche aggravée par les difficultés financières. L'économique et le culturel conduisirent ainsi, en 1974, à la séparation entre la Maison et la principale cellule de création créée après 1969, le *GMEB* (Groupe de Musique Expérimentale de Bourges), animé par Françoise Barrière et Christian Clozier. Tentative audacieuse que celle d'une structure de recherche musicale si éloignée, en apparence, des centres de création occidentaux en la matière, mais qui bénéficiait, en fait, de la proximité physique du Conservatoire. Chaque année, à partir de 1973, Bourges accueillit donc un Concours International de Musique Electroacoustique qui, à défaut de créer, dans un univers sonore aussi peu enraciné que celui-ci, une « école de Bourges », rendit familier le nom de la cité aux *happy few*.



*Expérience scolaire du studio électroacoustique
« Gmebogosse ».*



Même effet, mais oh combien plus ample, avec les *Printemps de Bourges* qui, une fois par an depuis 1977, font de Séraucourt (Maison de la Culture et chapiteaux de l'esplanade) le lieu de rassemblement de grandes fêtes populaires où se confirme la substitution à la poésie écrite traditionnelle d'une nouvelle poésie chantée. L'enthousiasme collectif qui l'accompagne n'est pas un « effet de mode » à ce stade, mais bien un « fait de société ».



Le Printemps de Bourges, sur l'esplanade Séraucourt.



Printemps de Bourges : animations.

A l'orée des années 80, où nous sommes convenus de nous arrêter, le lieu culturel multiple et créatif du programme Malraux n'était plus, pour l'essentiel, qu'une structure d'accueil, de surcroît beaucoup moins harmonique de la vie culturelle berruyère qu'à ses origines. Il y a cependant quelque paradoxe à ce que les deux principales manifestations qui la faisaient dès lors connaître à l'extérieur lui fussent, en fait, étrangères. Les plus optimistes pouvaient bien entendu en tirer des conclusions positives, en considérant que, directement ou non, les expressions culturelles de la région étaient rattachables à l'exemplarité de la Maison. Les plus politiques s'interrogeaient sur l'avenir de ce type d'équipement, en un temps de crises économique et culturelle conjuguées.

Saura-t-on jamais la réponse de la Maison elle-même ? Cette exposition ne cherche pas à en dicter les termes, comme on ferait parler les muets, tourner les tables. Simplement donner à voir, à lire, à entendre. Ce n'est que le premier volet d'une série qu'on espère longue de *commémorations*, entendons par là de réflexions d'une communauté sur elle-même, autour de l'action culturelle. Avec toujours, au-delà de l'image généreuse et ambivalente de la Maison, présente à la mémoire — c'est le cas de le dire — la phrase de Gabriel Monnet : *La première et la dernière Maison de la Culture du monde est une créature humaine.*



1983 : Gabriel Monnet à Bourges, pour la vingtième saison de la Maison.

Catalogue des documents exposés

Avertissement

Au seuil de cette exposition, un avertissement est bien nécessaire. Le visiteur qui s'attendrait à un catalogue complet de la vie culturelle de Bourges durant ces cinquante dernières années ne pourrait qu'être déçu, en raison des lacunes qu'il constaterait. Si, par exemple, il a été possible de rendre justice à l'activité d'un Roger Rabot ou d'un Henri Gillet, entre autres, on pourrait s'étonner à bon droit de ne pas voir figurer, parmi les acteurs et les animateurs de la vie culturelle locale, des personnalités comme Henri Malvaux, ancien directeur de l'École nationale des Beaux-Arts, Charles Brown, ancien directeur de l'École nationale de Musique, Jean Favière, ancien conservateur des Musées de Bourges, pour ne citer qu'eux. Des créations originales, comme le drame *Avaric* (1950, bimillénaire de Bourges) et la *Cantate de sainte Jeanne de France* (1951, fêtes de la canonisation de l'ancienne duchesse de Berry), dues aux talents conjugués de Léonard Saint-Michel, pour le texte, et de Charles Brown, pour la musique, sont passées sous silence. Des pans entiers de la vie culturelle sont absents de notre esquisse : l'importante question du régionalisme, le rôle de la lecture publique et des bibliothèques ; les arts plastiques sont à peine entrevus, etc. Nous devons donc nous expliquer.

La présente exposition ne constitue qu'une première exploration d'un sujet neuf : la réflexion sur l'histoire culturelle provinciale est à peine engagée. Ne sont véritablement évoqués ici que deux thèmes solidaires :

— les lieux de la vie culturelle : Théâtre municipal, Palmarium-Séraucourt, Salle des Fêtes, Maison de la Culture...

— l'émergence, à partir des manifestations culturelles multiformes et éparpillées d'avant-guerre, du projet intégrateur de Maison de la Culture, né à Paris en 1935 dans le milieu intellectuel du Front Populaire et repris après-guerre, à la faveur de la politique de décentralisation culturelle, pour aboutir à sa première véritable réalisation administrative et technique à Bourges en 1963, par la transformation de l'ancienne Salle des Fêtes inachevée en cette Maison de la Culture dont on célèbre aujourd'hui les vingt ans. Dans cette optique, le rôle capital du Théâtre a été privilégié.

La coïncidence chronologique de 1936, entre l'événement politique que fut le Front Populaire et l'ouverture du chantier de la Salle des Fêtes de Séraucourt qui débuta par la démolition de l'ancien Palmarium, coïncidence moins fortuite qu'il n'y paraît, déterminait naturellement notre *terminus a quo*, le *terminus ad quem* restant indéterminé... Entre les deux termes, des temps forts ont été soulignés : la guerre et la période de l'occupation, qui brisèrent un premier élan, l'après-guerre et la décentralisation des Centres dramatiques avec l'épisode significatif de la destitution de Jeanne Laurent, les années soixante avec la création successive à Bourges de la Comédie de Bourges et de la Maison de la Culture...

Quant à la forme de cette exposition, elle a été forcément conditionnée, pour toute la première partie, c'est-à-dire jusqu'aux années 1960, par la matière même de notre documentation : le document écrit ou imprimé, matière riche de renseignements et, au demeurant, matière quasi exclusive, en l'absence d'autre documentation. L'une des constatations les plus évidentes, de notre recherche préparatoire, et la plus troublante, c'est que l'activité culturelle laisse peu de traces spectaculaires lorsqu'il s'agit de théâtre ou de concert ou de toute forme d'animation qui ne se donne pas pour but de créer une œuvre plastique originale, l'écrit étant mis à part. *Verba volant...*

Demeure heureusement le compte-rendu et, dans ce domaine, nous avons la chance de pouvoir recourir aux collections de la presse locale qui rappellent au jour le jour les mille et un faits grands et menus du kaléidoscope culturel. Bien plus, le témoin numéro un de ces manifestations pour la période d'avant-guerre, Pierre-Gérard Michel, alors jeune journaliste à la *Dépêche du Berry*, nous a largement ouvert et ses souvenirs et ses dossiers. Son apport a été essentiel, joint à celui des Archives départementales du Cher, des Archives et de la Bibliothèque municipale de Bourges, des archives même de la Maison de la Culture.

Reste également que toute cette matière est rebelle à l'exposition et qu'il a fallu le talent des décorateurs de la Maison de la Culture pour imaginer une présentation commode et attrayante. On n'oubliera pas, en outre, qu'une section audio-visuelle propose des témoignages vécus et vivants.

En fin de compte, cette exposition ne constitue qu'une première esquisse du sujet. Elle se prête à compléments et rectifications ; elle se prolongera sous d'autres formes puisque la Maison a placé dans ses objectifs une réflexion permanente sur le mouvement culturel. Les visiteurs de l'exposition qui auraient des remarques à exprimer, des témoignages à livrer, des documents, notamment photographiques à proposer, en prêt ou en don, sont vivement invités à le faire. Dès à présent nous devons remercier de leur précieux concours M. Sadet (S.A.M.P.), M. Bernon, M. Gousard, M. Raffutin, M. Geoffroy et M. et Mme Dumas. Le mouvement culturel ne peut être que collectif.

DOCUMENTS PRÉSENTÉS DANS L'EXPOSITION

La liste qui suit est arrêtée à la date du 1^{er} septembre 1983 ; des documents supplémentaires peuvent figurer sur les lieux mêmes de l'exposition, en fonction d'éventuelles découvertes de dernière heure, toujours possibles (et souhaitables).

Les documents ont été classés ci-dessous par ordre de présentation.

Sauf indication contraire, les documents proviennent des Archives du Cher.

Gravure de Bourges au XVI^e siècle.

Syndicat d'Initiative de Bourges. Bourges, cité médiévale. Affiche couleurs de l'atelier Constant Duval (1935).

Berry : la Cathédrale de Bourges - le prophète Ezéchiel. Affiche couleurs des vitraux.

Détails des vitraux de la Cathédrale de Bourges.

Documents divers sur l'histoire de Bourges (Cartes postales) et sur la France de l'entre deux guerres : billets de banque ; timbres postes.

1 Plan de la Ville de Bourges.

Etapas de la visite présidentielle (18 juin 1938).

La Dépêche du Berry. Edition spéciale (dimanche 19 juin 1938).

Tirage en couleurs permis par l'installation d'une nouvelle rotative en 1932.

Bourges, cité médiévale et de la Renaissance, centre de tourisme et d'excursion.

Affiche couleurs de J. de la Nézière (1938).

Salle Maurice Estève

2 Bourges. A vaillans cœur riens impossible. XVIII^e foire-exposition, 19-27 juin 1937.

Affiche couleurs.

Plan de l'exposition internationale de Paris (1937).

Bourges. A vaillans cœur riens impossible. XIX^e foire, 1938.

Affichette couleurs de J. de la Nézière (silhouettes du futur Hôtel Dieu à gauche et de la salle des fêtes à droite).

Bourges, centre d'affaires, XIX^e foire. 24 juin-3 juillet 1938. Prospectus de Regor.

Dénombrement de la population 1936. Statistique professionnelle (Bulletin municipal officiel de la ville de Bourges, octobre 1936, p. 407-410).

Il y a un an (décret du 1^{er} février 1937), les usines d'aviation Hanriot cédaient la place, à Bourges, à la Société nationale de constructions aéronautiques du Centre...

La Dépêche du Berry (30 janvier 1938).

Cinquante élèves pilotes espagnols envoyés par le gouvernement de Madrid sont arrivés à Bourges... à l'école Hanriot.

Paris-Centre (7 février 1936).

Pour qui sont ces avions que l'on fabrique à Bourges ? Pour nos frères du Frente Popular...

Le Journal (4 février 1936).

Chantons Bourges!!!

Marche One-Steep (sic) de Rogador. Musique de E. Frediani. Dédicée « Très cordialement à Georges Méténier ».

Le commerçant et l'artisan berrichons. Organe professionnel de défense du commerce et de l'industrie du département du Cher. N° 8 (mars 1936).

Quinzaine nationale : Achetons français.

Exposition internationale de l'artisanat. Berlin (1938).

Un commerce de Bourges : « Le Grand Comptoir de Paris ». Photographie.

Presse nationale :

L'Ami du peuple (24 janvier 1932).

Le Crapouillot (mars 1932).

Le Matin (1^{er} juillet 1936).

Je suis partout (5 septembre 1936).

Le Figaro (12 septembre 1936).

Marianne (21 avril 1937).

Je suis partout (15 mai 1937).

Paris-Soir (19 juin 1938).

Je suis partout (22 juillet 1938).

3 Presse locale :

L'Ancien combattant du Berry (juin 1933).

Février 1934

Le Réveil socialiste du Cher (10 février 1934).

Le Nouvelliste du Centre (10 février 1934).

La Semaine berrichonne (10 février 1934).

Le Petit berrichon (10 février 1934).

L'Avenir du Cher (10 février 1934).

1^{er} mai 1935

l'Emancipateur (27 avril 1935).

Front populaire : élections législatives 1936

Le Petit berrichon (18 avril 1936), (25 avril 1936).

L'Emancipateur (25 avril 1936), (2 mai 1936).

Un peintre régional en 1936 : Marcel Bascouard :

• *Pastel de l'avenue Jean-Jaurès*

• *Encre de Chine et lavis : Eglise de Notre-Dame*

2 œuvres de Marcel Bascouard.

4 Phonographe et disques.

Chansons d'époque et de circonstance :

Tant qu'il y aura des étoiles (1936), Si tu reviens (1936), J'attendrai (1937), Sombreros et mantilles (1938), Boum (1938).

Appareil de radiodiffusion.

Chanteurs et chanteuses : Lucienne Boyer, Damia, Delia-Col, Henry Garat, Georgius, Jean Lumière, Milton, Jacques Pills...

Photographies.

Concert radiodiffusé à l'Ecole normale d'instituteurs (promotion 1933-1936), démonstration de l'appareil.

Photographie.

Carnet de la T.S.F. Programme du dimanche 19 août 1936.

Politique et radio : Adolf Hitler écoute la proclamation de l'élection du président Roosevelt (4 mars 1933).

Magazine « Vu », n° 262.

La campagne électorale devant le micro.

La Dépêche du Berry (8 avril 1936).

- 5 *Le Théâtre municipal.*
Photographies.
Un an de tournées : 1938-1939
 « Le Bourgeois gentilhomme ». Tournées Baret (D.B. 30-I-38).
 « Altitude 3000 ». Tournées Baret (D.B. 6-II-38).
 « Le Grillon du foyer ». Tournées Baret (D.B. 6-III-38).
 « L'Avare ». Tournées françaises (D.B. 14-V-38).
 « Horace ». Galas Lisika-Albert-Lambert (D.B. 20-X-38).
 « Cyrano de Bergarac » et « L'Aiglon ». Tournées de la Porte Saint-Martin (D.B. 8-II-39).
 « L'Ami Fritz ». Tournées Baret (D.B. 29-I-39).
 « Les Jours heureux ». Tournées Baret (D.B. 26-II-39).
 Articles de P.G. Michel dans *La Dépêche du Berry*.
Une visite à M. Léon Niel, directeur du Théâtre municipal.
La Dépêche du Berry (20 septembre 1941) avec un portrait par Régor.
- 6 *Affiches de films. Programmes de cinéma de 1930 à 1945.*
 « Café de Paris ».
 « La Grande Illusion ».
 « Les Inconnus dans la maison ».
 « Marius ».
 « La Marseillaise ».
 « Naples au baiser de feu ».
Programmes des cinémas de Bourges.
- 7 *L'ancienne Ecole des Arts appliqués à l'industrie.*
Photographie de la façade détruite en 1976.
Paysan Berrichon.
Bois gravé de Duneufgermain, directeur de l'Ecole des arts appliqués à l'industrie de Bourges.
Bourges... ville d'art.
Plaquette éditée en 1934 par le Mouciau pour le 25^e anniversaire de sa fondation. La composition « 1905-1930 » est de Régor.
Ecole de musique de Bourges. Classe de violoncelle de Suzanne Habert.
Photographie de La Dépêche du Berry (2 mai 1935).
L'Avenir de l'Ecole nationale de musique de Bourges.
 Article de M. Louis Fourcade dans *La Dépêche du Berry* (18 juillet 1937).
 Commentaires sur le départ du directeur M. René Duclos, sur ses qualités et ses audaces (Rimsky-Korsakoff, Ravel, Debussy...), sur la concurrence de la T.S.F. et des sports, sur les difficultés d'apprentissage du solfège...
Programmes de l'Association des concerts de l'Ecole nationale de Musique de Bourges :
 XXIII^e Concert symphonique (15 janvier 1933).
 Noter : Moussorgsky, le Chef d'Armée.
 XXIV^e Concert classique (8 février 1933)
 avec la pianiste Monique Hass et le violoncelliste Pierre Fournier.
 XXV^e Concert classique (15 mars 1933).
 Noter : Maurice Ravel, Pavane pour une infante défunte.
 XXVI^e Concert classique (3 mai 1933)
 avec le pianiste Jean Doyen.
 Noter : Rimsky-Korsakoff, Schéhérazade.
Couple de paysans berrichons.
Sculpture de Thébault, vice-président du Mouciau et ancien de l'Ecole des Beaux-Arts. Il fut aussi le collaborateur de Fr. Popineau.
- 8 *Programmes de la Musique municipale (saisons 1930, 1931, 1932...).*
Mort de M.A. Huret, chef de la Musique municipale, fondateur et directeur de l'Ecole nationale de Musique.
La Dépêche du Berry, 5 décembre 1941.
Concert-Bal de la société chorale mixte des Etablissements d'artillerie (Palmarium Séraucourt, 10 décembre 1932).
Avec une photographie de la société.
L'orchestre Georges-Méténier - Cinq heures de divertissement, 12 février 1933.
Concert de la société musicale « Le Réveil » (Théâtre municipal, 7 avril 1935).
Avec deux photographies de la société.
Grand concert de la XVIII^e Foire-Exposition (Parc des Expositions, 24 et 26 juin 1937).
Le Gala des artistes amateurs.
La Dépêche du Berry, 21 février 1938.
Grand concert avec l'orchestre « La Cobla catalunya ».
Théâtre municipal, 17 août 1938.
La S.A.M.P. (Société amicale de Martin-Pêcheur, mais aussi Société amicale de Musique Populaire, fondée le 26 janvier 1932).
Photographie de la S.A.M.P.
La Dépêche du Berry, 10 avril 1935.
Soirée artistique et dansante (Parc des Expositions, 11 février 1939).
Le Gala du Cercle « Comoedia ».
La Dépêche du Berry, 20 février 1939.
Le Gala au profit de la Société de secours aux blessés militaires.
La Dépêche du Berry, 3 janvier 1940.
La Schola Saint-Etienne (fondée en 1922 par Mgr Signargout, Directeur de la Maîtrise de la cathédrale).
Les voix de la cathédrale et la Toussaint.
La Dépêche du Berry, 1^{er} novembre 1940.
- 9 *Sociétés savantes (société historique, littéraire et scientifique du Cher, Société des Antiquaires du Centre.*
Fête du VIII^e centenaire de l'abbaye de Noirlac, 12 juillet 1936. Programme.
Noter : le Miracle de Théophile, joué par les Théophilens, dirigés par G. Cohen.
Société des Antiquaires du Centre. Procès-verbal de la séance du 6 janvier 1937.
Découverte de vestiges gallo-romains sur le chantier de la Salle des fêtes.
Société de géographie du Cher (fondée en 1884, animée par M^e Dumonteil, avocat).
L'Allemagne d'Hitler par M. Edouard Helsey.
La Dépêche du Berry, 16 mai 1935.
 « Ce que j'ai vu en Amérique » par Mme Dussane.
La Dépêche du Berry, 27 avril 1939.
Ligue maritime et coloniale. Groupe de Bourges.
 « Ce que je viens de voir en Ethiopie » par M. Henry de Monfreid.
La Dépêche du Berry, 27 mars 1936.
L'Union rationaliste, Groupe de Bourges (actif entre 1933 et 1939, animé par Gaston Wimbée, enseignant).
La conférence de M. Frédéric Joliot-Curie. « La stabilité de l'atome et la synthèse des radioéléments ».
La Dépêche du Berry, 25 janvier 1936.
L'enseignement technique et la culture chez les jeunes filles par Mme Courseaux, directrice de l'E.N.P. et E.P.S. de jeunes filles.
La Dépêche du Berry, 16 décembre 1938.

«Hérédité et Racisme» par M. le Professeur Marcel Prenant.

La Dépêche du Berry, 24 mars 1939.

Groupe Chrétienté

Conférence de M. P.-H. Simon, *Communisme ou fascisme (L'Eglise ou la Révolution sociale)*.
La Dépêche du Berry, 17 décembre 1938.

Conférence du R.P. Carré, *Racisme ou christianisme*.
La Dépêche du Berry, 21 janvier 1939.

Association française pour la S.D.N. (Société des Nations),
Section du Cher (animée par le sénateur Marcel Plaisant).

La conférence de M. Paul Elbel « Comment organiser la paix ».
La Dépêche du Berry, 22 mars 1939.

Association des anciennes élèves de l'Ecole normale d'institutrices.

« Les Hommes de bonne volonté », conférence par M. Jules Romains.
La Dépêche du Berry, 10 mai 1937.

L'Education mutuelle (Université populaire de Bourges, fondée en 1900, animée par Jules Moreau, enseignant).

Le 35^e anniversaire de la fondation de l'Education mutuelle. Une conférence de M. C. Bouglé, Directeur de l'Ecole normale supérieure.
La Dépêche du Berry, 25 novembre 1935.

Alain-Fournier.

Henri Gillet, *Adolescences d'Alain-Fournier dans la Vie intellectuelle*. 10 janvier 1936 et 25 janvier 1939.
Lycée Alain-Fournier. Fête commémorative du 23 mai 1937.
La Dépêche du Berry, 24 mai 1937.

Henri Fournier élève de philosophie du lycée de Bourges, de janvier à juillet 1902.

La Maison de la Culture a présenté une exposition « Alain-Fournier et son pays » en 1964.

Simone Weil

« J'ai rencontré Simone Weil ».

Témoignage de Mme Marie-Louis Belleville sur le séjour à Bourges de Simone Weil, professeur de philosophie au lycée de Jeunes Filles (octobre 1935-juillet 1936).
(Prêt de Mme Chichery, Bourges.)

Au cours de son séjour à Bourges, S. Weil tenta une animation culturelle dans le bulletin intérieur de l'usine de Rosières. Cette tentative fut rompue lorsqu'elle manifesta « une joie pure, sans mélange » lors des grèves de 1936. A son départ de Bourges, elle rejoignit en Aragon la colonne Durutti.

La Maison de la Culture a consacré une soirée à Simone Weil, le 12 novembre 1969.

« La culture est un instrument manié par des professeurs qui, à leur tour, fabriquent d'autres professeurs... »

Simone Weil, *L'Enracinement*.

- 10 Le Cercle d'études théâtrales (C.E.T., fondé en octobre 1936, à l'image du « Théâtre des Quatre Saisons » de Maurice Jacquemont et des « Théophilènes » de Gustave Cohen, et animé par Jean Cherrier et Maurice Meunier).

Manifeste du Cercle d'Etudes Théâtrales de Bourges (1937).

Programme de la saison 1936-1937 (*La Farce des Bossus de Pierre Jalabert, Le verre de vin blanc de René Wachtausen, l'Article 330 de Georges Courteline*).

Le Cercle d'Etudes théâtrales de Bourges.
La Dépêche du Berry, 19 octobre 1938.

Le Théâtre de la Passion (la Confrérie de la Passion, fondée en 1928 auprès de l'église Saint-Henri, dans un théâtre spécialement construit pour les représentations de La Passion de Bourges, dont 1942 vit la cinquantième).

« La Passion de Bourges ».

La Dépêche du Berry, 19 juin 1942 et 8 juillet 1942.

L'Eveil (société fondée le 17 novembre 1929 pour « l'éducation populaire de ses membres », animée par Henri Gillet, professeur de lettres au lycée).

Registre des délibérations (1929-1935).

Carte de membre actif.

Conférence de l'Eveil. Paul Valéry par M. Jean Hyppolite (professeur au lycée, futur directeur de l'Ecole normale Supérieure).

La Dépêche du Berry, 29 mars 1935.

Centre artisanal de La Borne.

Les Poteries populaires de La Borne (exposition Guillaume).

La Dépêche du Berry, 6 juin 1935.

« Potiers en terre du Haut Berry » (Musée du Berry, Bourges, 1962).

Poterie traditionnelle de La Borne.

Train-exposition des artistes (organisé dès 1934 par la Confédération des Travailleurs intellectuels et la Direction générale des Beaux-Arts; ses sept wagons stationnent à la gare de Bourges du 10 au 15 août 1936).

Prospectus du Train-exposition des artistes.

Artistes locaux participants : « Maturité » (terre cuite) et « Danseuses » (bronze cire perdue) du sculpteur François Popineau; « Genêts en fleurs ». « La Loire en été » (paysages sancerrois) du peintre Claude Rameau.

- 11 Bourges sous le signe de la Famille et de l'Art. Dans le studio de Régor.

La Dépêche du Berry, 12 avril 1942.

Personnages du spectacle mis en scène par Régor pour l'Association départementale des familles nombreuses.

Henri Laudier, maire de Bourges, à toutes les sauces... (1929).

Album. En couverture, caricature de Régor par lui-même.

Groupe du Masque. Soirée du 30 novembre 1935 au Théâtre Municipal.

Programme illustré par Régor.

Le Temps des Crises. Programme de la revue 1934.

Programme illustré par Régor.

Une troupe de circonstance, les Amis de Régor, formée en 1928, créa successivement les revues suivantes :

- Au temps du Grand Henry (1928),
- Gala de l'U.S.B. (1929),
- Ça Bourge... onne (1930),
- Bourges Cherre (1932),
- Le temps des crises (1934),
- Tout en mai... rit (1936),

et après la Libération, avec le Cercle Comoedia :

- Fouette Cochet...

- Ça c'est Plaisant...

M. et Mme Roger Rabot entre les caricatures de saint Henri (Laudier) et de saint Charles (Cochet), vers 1935.

Photographie (Bibliothèque municipale).

- 12 Conseil Municipal. Séance du 9 mars 1935, n° 47 : Salle des Fêtes. Projet de construction.
Buletin municipal officiel de la Ville de Bourges (janvier à mars 1935).

Noter, dans le rapport du Maire : « La construction, entièrement en béton armé, sera revêtue de briques, pierre et enduit. La brique qui dominera a été choisie comme matériau durable et économique; la composition a été étudiée aussi moderne que possible tout en rappelant, autant que faire se peut, les monuments anciens en pierre et briques de la région, dont l'Hôtel Cujas est l'un des plus beaux témoins ».

Exposition internationale des Arts et Techniques. Paris, 1937.

Le pavillon du « Berry-Niverbais » (architectes Pinon, Pascault, Barge et Palet).

- La tour-pigeonnier.

- La façade.

- Bas-reliefs de F. Popineau.

Photographies.

Conçu comme une synthèse représentative de l'art provincial, cet édifice contenait des œuvres des peintres Yves Brayer, B. Naudin, de La Nézière, Bascou-lard, des sculpteurs Popineau, R. Barriot (émaïl sur cuivre), des poteries de La Borne, une grande tapisserie de l'École des Beaux-Arts de Bourges, etc...

Le Commissaire général de l'Exposition universelle, Edmond Labbé, avait dirigé pendant huit ans l'École nationale professionnelle de Vierzon.

Un établissement hospitalier moderne et modèle, tel sera le nouvel Hôtel-Dieu de Bourges.

La Dépêche du Berry, 18 septembre 1938.

Projets de motifs décoratifs pour l'Hôtel-Dieu par Popineau (non réalisés).

Trois photographies.

Carte confédérale C.G.T. - Fédération du Bâtiment et du Bois (1936).

Décoration de la Salle des fêtes.

F. Popineau en train de réaliser les bas-reliefs de la façade.

La Dépêche du Berry, 1^{er} mai 1938.

Résultat en place au fronton de l'actuelle Maison de la Culture.

- 13 H. Laudier, domptant ses conseillers municipaux.

Trois dessins aquarellés de Régor (1929) (Bibliothèque municipale).

Le succès de la revue 1932 « Bourges... Cherre!!! « A Marseille! de Régor avec les caricatures de l'auteur. »

Noter les portraits-charges de H. Laudier, Georges Lamy, son premier adjoint, M. Marguerita, architecte-paysagiste des Prés-Fichaux, M. Pinon, architecte municipal, M. Demmer, conseiller municipal, hostile à la construction de la Salle des Fêtes.

« Souvenir... du plébiscite », chanson-marche de Monfrer et Régor.

Caricature d'H. Laudier en dictateur hitlérien, à l'occasion des élections municipales de 1935 (Bibliothèque municipale).

« L'Etat... c'est Moi! »

(Bibliothèque Municipale.)

Registre des délibérations municipales. Séance du 8 août 1936, n° 64 : édification d'une Salle des Fêtes. Emprunt de 6 200 000 F.

Noter au cours de la discussion, les interventions du citoyen Demmer, doyen d'âge : « Je suis d'accord avec tous mes collègues pour reconnaître que le Palmarium-Séraucourt est dans un état lamentable et qu'une réfection générale s'impose; mais de là à

dépenser 7 ou 8 millions pour construire ce que vous appelez une Salle des Fêtes, il y a un écart trop considérable pour que je puisse y consentir... Ce sont des travaux somptuaires, je ne voterai pas. »

- Du citoyen Cochet : « On vient de voter la loi de 40 heures; il faut qu'il s'en suive quelque chose des Fêtes, citoyen Demmer, a été réclamée depuis de nombreuses années par toute la population berruyère et ce n'est pas au moment de l'établissement de la semaine de 40 heures. quand on cherche à créer des loisirs, qu'il faut discuter d'un lieu de distractions pour l'ouvrier. »

- Du citoyen Maire (H. Laudier) : « Quand on aura une Salle des Fêtes, ce sera comme pour les Prés-Fichaux, tout le monde en sera satisfait. Une ville comme Bourges ne peut pas se passer d'un grand édifice pour toutes les manifestations artistiques, musicales et récréatives. »

- Du citoyen Cochet : « On vient de voter la loi de 40 heures; il faudra qu'il s'en suive quelque chose d'indispensable pour l'utilisation des loisirs que la classe ouvrière aura par ce vote... Je crois que par les réunions et fêtes que nous pourrons donner, il y aura seulement de l'amusement, mais le relèvement moral du pays... »

Le rapport fut voté à l'unanimité moins une voix.

Maquette du Palmarium-Séraucourt.

Réalisé par Raymond Michaud (1983).

- 14 Café Séraucourt.

Carte postale (vers 1910).

Le Palmarium-Séraucourt.

Photographie Bouché-Pillon (vers 1920).

« Exposition de peinture au Palmarium. »

La Dépêche du Berry (juin 1936).

Au cours de la démolition du Palmarium : découverte de « vestiges archéologiques ».

La Dépêche du Berry, octobre 1936.

Projet salle de concerts et de réunions. Dessins (Architecte M. Pinon).

- Façade sur entrée (7 janvier 1935).

- Coupe longitudinale (25 février 1935).

Emplacement de la Salle des Fêtes dans la typologie des lieux. Plan de 1953.

Diverses coupures de presse sur la construction de la Salle des Fêtes.

La Dépêche du Berry (1936-1937).

Maquette de la Salle des Fêtes.

Réalisée par Claude Bignolas (1983).

- 15 Biscuitières en grève à La Courneuve en juin 1936.

Photographie Roger-Viollet.

Léon Blum dans son cabinet de travail.

Photographie Roger-Viollet.

Jean Zay et Paul Rivet au Musée de l'Homme.

Photographie Roger-Viollet.

Léo Lagrange et ses principaux collaborateurs (dont sa femme Madeleine) examinant un plan de stade populaire prototype.

Photographie Roger-Viollet.

Défilé de l'Association des Ecrivains pour la Défense de la Culture, pour le 14 juillet 1936.

Photographie Roger-Viollet.

« Allons au devant de la vie », pièce de théâtre du Front Populaire.

Document personnel.

- Thorez, Jean Perrin et Ramadier.
Photographie Roger-Viollet.
- Chefs d'œuvre de l'art français, 1937. Galerie nationale des Arts, Paris.
Préface de Léon Blum. Avant-propos de Jean Zay.
- 16 Carte de l'implantation des « Maisons de la Culture » et des « Cercles Culturels » en 1938.
Louis Aragon, Elsa Triolet, Paul-Vaillant Couturier et Marcel Cachin, vers 1938.
Au mur auto-portrait de Paul-Vaillant Couturier qu'il peignit en prison.
Photographie Roger-Viollet.
- Appel aux Travailleurs scientifiques pour l'Assemblée Constitutive de « jeune science ».
Paul-Vaillant Couturier dans les locaux du journal L'Humanité.
Photographie Roger-Viollet.
- Commune, numéro spécial : Où va la peinture ? (juin 1935).
Congrès International des Ecrivains 1935.
Guide au micro entouré par Henri Barbusse, Ilya Ehrenbourg, Louis Guilloux, André Malraux, Heinrich Mann.
Photographie Roger-Viollet.
- 17 Le Théâtre du Peuple de Bussang.
Une représentation au Théâtre du Peuple de Bussang (Vosges), fondé par Maurice Pottecher.
Photographie Roger-Viollet.
- « Une vie, Maurice Pottecher et le Théâtre du Peuple de Bussang... » ouvrage édité au profit du Théâtre du Peuple de Bussang.
- Portrait de Firmin Gémier.
Photographie Roger-Viollet.
- Les camions du Théâtre National Ambulant.
Photographie Roger-Viollet.
- Portrait de Jacques Copeau.
Photographie Roger-Viollet.
- L'équipe du « Vieux Colombier » autour de Jacques Copeau (dont Charles Dullin et Louis Jouvet).
Photographie Roger-Viollet.
- Documents sur la troupe de « La Roulotte », qui comptait dans ses rangs un certain J. Vilar.
- Affiche de spectacle.
- Programme des comédiens de « La Roulotte ».
- Répertoire des pièces présentées à travers la France au cours d'une saison.
Documents de la Maison Jean Vilar.
- 18 Morasse censurée de La Dépêche du Berry, 22 août 1940.
Numéro correspondant paru en blanc « A nos lecteurs ».
« La parution de La Dépêche du Berry est interdite immédiatement pour la durée de huit jours parce qu'elle a publié dans son numéro du 21 août, sous le titre : « Les raids aériens sur l'Angleterre », l'image de la Cathédrale de York. Par cette image, elle a provoqué l'idée que les attaques aériennes allemandes se portent surtout sur les cathédrales. La cathédrale n'a été nullement bombardée.
Commandanture Départementale 668, Lieutenant-Colonel Commandant le Département du Cher. »
- Liste des ventes de journaux et magazines à Bourges et à Vierzon, en mars 1943.
Lettre de la Prop. Staff. 12 mars 1943.
- Tracé de la ligne de démarcation de la zone occupée (14 avril 1942).
- Carte postale interzone et Ausweiss.
Document Henri Barbier.
- A Bourges pendant les jours d'angoisse.
La Dépêche du Berry, 2 octobre 1938.
Noter « le triste aspect de la cathédrale sans vitraux ».
- Accueil enthousiaste de Paris au Président du Conseil français (après l'accord de Munich).
La Dépêche du Berry, 2 octobre 1938.
- Sous le souffle bienfaisant de la paix recouvrée, Bourges a repris hier toute sa sérénité.
La Dépêche du Berry, 3-4 octobre 1938.
- Le démontage des vitraux de la cathédrale.
Photo de presse.
- Une représentation dans la Salle des Fêtes inachevée.
Deux photographies.
- Abel Bonnard et de La Porte du Theil dans les Chantiers de jeunesse de Châtel-Guyon (mai 1942).
Photographie Roger-Viollet.
- Festival Irène Popard. « L'hymne au Maréchal Pétain ». Foire de Paris, septembre 1941.
Photo interdite par la censure (Photographie Roger-Violet).
- Pièce d'André Obey « 800 m » présentée en 1941 au stade Roland-Garros : on reconnaît Jean Marais, J.-L. Barrault, J. Dasté, Alain Cuny.
- Inauguration de l'exposition Arno Breker à l'Orangerie des Tuileries. Discours de Benoist-Méchin. Paris, mai 1942.
On reconnaît Abel Bonnard, Serge Lifar, Cocteau, Arno Breker, de Brinon, etc...
Photographie Roger-Viollet.
- Orchestre philharmonique de Berlin au Palais de Chaillot, Paris, mai 1942.
Photographie Roger-Viollet.
- Programme radio dimanche 21 février, lundi 22 février 1943.
- Interdiction de la projection de tous les films de Michèle Morgan.
Lettre du Directeur général de la Cinématographie Nationale. Paris, le 13 janvier 1943.
- Le film français à Berlin.
Actualités allemandes n° 62, septembre 1942.
- Création de postes de Délégués pour l'Information et la Propagande.
Circulaire de l'Ambassadeur de Brinon, Délégué général du Gouvernement Français dans les territoires occupés aux Préfets. Paris, le 18 mai 1942.
- Pas de gauleiter à l'Université de Paris. Lettre ouverte à Carcopino.
Tract du Comité de défense des professeurs et des étudiants de l'Université de Paris (novembre 1940).
Comité d'Histoire de la 2^e Guerre Mondiale.
- Groupe artistique vierzonnais. Grand spectacle de variétés au profit des prisonniers de guerre et du Secours national. Programme.
Visa de la Propaganda Staffel, 16 avril 1942.
« Les contes d'Hoffmann (Barcarolle) d'Offenbach : Juif! Supprimez! »
- Théâtre municipal. Programme. Ville de Bourges, saison 1942-1943 : La Veuve Joyeuse.
Appréciation du lieutenant Brassel de la Prop. Staff.
« Sehr gut gespielt! »

La délégation du Cher du Secours national présente un spectacle de comédie... et la création de « Par hasard, un beau soir... », comédie en 2 actes en vers de Roger Rabot.

Programme juin-juillet 1942.

L'activité théâtrale va reprendre cette saison à Bourges. Nos artistes locaux se remettent à l'œuvre.

La Dépêche du Berry, 21 décembre 1940.

Cercle d'études théâtrales de Bourges. I. Ce que nous sommes. II. Ce que nous avons fait. III. Ce qu'il faut faire.

Manifeste du 8 décembre 1940.

L'Association départementale des familles nombreuses présente : Images de Bourges, conférence de M. Jean de Goy, illustrée de tableaux historiques de Roger Rabot... « Distribution par ordre d'entrée en scène... »

Programme, avril-mai 1942.

Programme de la Matinée artistique du 23 février 1941 (Un caprice d'A. de Musset, Cheux l'petit de Pierre Chambon, Les Plaideurs de Racine).

Soirée de Comédie présentée par le Cercle d'Etudes Théâtrales de Bourges, groupement permanent d'amateurs fondé en 1936 pour le retour à la tradition des théâtres ambulants et la décentralisation artistique.

Programme du 26 juin 1942.

Passage de la ligne de démarcation à Vierzon.

Photographie (« La résistance » livre club).

Images de Bourges.

La Dépêche du Berry, 30 avril 1942.

19 Les poteries de La Borne. Un art populaire berrichon qu'il faudrait développer.

La Dépêche du Berry, 3 octobre 1941.

Renouveau du vieux centre artisanal des poteries de La Borne.

Délégation départementale de l'Artisanat, 22 janvier 1943.

Exposition de peintures. Le Berry-Nivernais. Ecole Nationale des Arts appliqués à l'Industrie. Bourges, 22 mai - 7 juin 1942.

Catalogue.

« L'œuvre du Maréchal » éditée par le secrétariat général de l'Information.

Nouveaux destins de l'intelligence française. Edition du Ministère de l'Information. 1942.

Compagnie du Regain, sous le patronage de la Croix-Rouge française, du Ministère des Beaux-Arts, du Secrétariat à l'Information, du Secrétariat à la Jeunesse.

- Manifeste et programme « Hamlet » (Bourges, été 1942).

- Lettre d'appui de De Brinon.

20 « Le Gala des Artistes » en avril 1949 : Jean-Louis Barrault dansant le boogie avec Madeleine Renaud. A la « trompette », Boris Vian. Photographie Roger-Viollet.

« L'Université dans la Résistance et dans la France Nouvelle » de Jean Guéhenno.

- Congrès de Peuple et Culture avec trois des fondateurs de gauche à droite : Joseph Rovin, Benigno Cacérés, Joffre Dumazedier.

De gauche à droite, Picasso, Aragon, Pozner.

Photographie Roger-Viollet.

Différents documents sur Peuple et Culture.

- Benigno Cacérés, secrétaire général de Peuple et Culture, entouré des Frères Jacques pour la sortie de « Regards neufs sur la chanson ».

Photographie.

- Première université d'été. Juillet 1958.

Stages d'animateurs de cercles culturels.

Photographie.

- Congrès de Peuple et Culture avec trois des fondateurs de gauche à droite : Joseph Rovin, Benigno Cacérés, Joffre, Dumazedier...

Au mur derrière, photographie de Léo Lagrange.

- Deux exemplaires de « Regards neufs sur la chanson » édités par Peuple et Culture.

- Le manifeste de Peuple et Culture.

Premier numéro de la revue « Les temps modernes » du 1^{er} octobre 1945.

21 Répétitions et représentation du Grenier de Toulouse.

« Le Grenier de Toulouse tel que je l'ai vu », de Claude Cézan.

Document personnel.

Maurice Sarrazin.

Photographie Roger-Viollet.

Jean Dasté.

Photographie Roger-Viollet.

Hubert Gignoux.

Photographie Roger-Viollet.

Plaquette pour le 20^e anniversaire du Grenier de Toulouse.

Document personnel.

Fondation du Grenier de Toulouse.

22 Caricature de presse sur le « déplacement » de Jeanne Laurent (l'Arbitre est le Ministre André Cornu, le Photographe l'Auteur Dramatique Roger Ferdinand, le « Vainqueur » de Jeanne Laurent le Directeur de Théâtre privé Jacques Hébertot).

Document personnel.

Jeanne Laurent et Jean Vilar.

Document de la Maison Jean Vilar.

23 Diverses représentations du T.N.P. au Palais de Chaillot, dans la cour du Palais des Papes, dans une usine au Creusot.

Jean Vilar et Gérard Philipe.

Document de la Maison Jean Vilar.

Première affiche de la « Semaine d'Arts » d'Avignon, en 1947, en fait le 1^{er} Festival d'Avignon.

Document de la Maison Jean Vilar.

24 Programme du Centenaire du Théâtre Municipal.

Pierre Potier et Pierre-Aimé Touchard.

Cliché de la Nouvelle République, 23 mars 1960.

Photographie de répétitions de spectacle du C.R.A.D.

Affiche du C.R.A.D. pour « Les Vieillards amoureux »...

Document Pierre Potier.

« Ma Dame de Beauté », de Dominique Bosco : décors, programme et coupure de presse.

Document Pierre Potier.

Gabriel Monnet et Pierre Potier répétant « Ma Dame de Beauté ».

Document Pierre Potier.

Programmes et plaquettes du Théâtre Municipal de Bourges.

Document Henri Barbier.

René Jeuneau, Instructeur National d'Art Dramatique, et Pierre Potier, répétant « Les Vieillards amoureux », de Gaston-Marie Martens.

Document Pierre Potier.

- « *A cheval vers la mer* », de J.M. Synge (C.R.A.D., saison 1958-1959).
Document Pierre Potier.
- Coupage de presse sur René Jauneau.
Le Berry Républicain, 16 décembre 1958.
- Programme de « *Au grand large* », de Sutton Vane (C.R.A.D. et Compagnons du Masque).
On remarque : Colette Potier, Jean Mary, Jeanne Dulac...
Document Pierre Potier.
- Jacques Hébertot et sa compagnie au Théâtre municipal.
Document Pierre Potier.
- « *Feu la mère de Madame* » - « *Mais n'te promène donc pas toute nue* » de Feydeau par les Compagnons du Masque.
Document Pierre Potier.
- 25 Photographies se rapportant aux stages suivis par Colette et Pierre Potier de 1952 à 1955 (Festival de Sarlat : « *Sainte Jeanne* », de Bernard Shaw; Festival d'Annecy : « *Don Juan* », de Molière, « *Hamlet* », de Shakespeare, « *Ubu Roi* », d'Alfred Jarry).
Aux côtés de Gabriel Monnet et Pierre Potier on rencontrera Georges Brassens et Henri Massadau.
Programmes du Festival des Jeux du Théâtre et d'une tournée de *Don Juan* à Peyrehorade.
- 26 Portrait de Raymond Boisdé, Maire de Bourges.
Lettre de Gabriel Monnet à Pierre Potier (25 mai 1959).
Document Pierre Potier.
- Coupage de presse sur la Comédie de Bourges (Nouvelle République du 6 février 1961).
Document Henri Barbier.
- Programmes du Théâtre Municipal.
Saison 62-63.
- Exposition au Théâtre Municipal sur Jacques Copeau et les Copiaus.
- 27 Plan des places numérotées au Théâtre Municipal.
Document Pierre Potier.
- Programmes de la Comédie de Bourges : « *L'Ecole des Femmes* », de Molière, « *La vie de Timon d'Athènes* », de Shakespeare, « *C'est la guerre Arlequin* », de Michel Arnaud, d'après Goldoni, « *Don Juan* », de Molière, « *Vénus et les poissons ou la Grande magie* », de Michel Arnaud.
Programme du Théâtre Municipal - Saison 61-62.
Préfiguration de la Maison de la Culture.
- 28 Lettre de Raymond Boisdé à M. J. Jaujard (20 octobre 1959) (Copie).
Document Pierre Potier.
- Lettre adressée à André Malraux par Raymond Boisdé (6 février 1960) (copie).
Document Pierre Potier.
- Lettre du Ministère des Affaires Culturelles à Raymond Boisdé (20 juin 1960) (copie).
Document Pierre Potier.
- Lettre de Gaétan Picon à Raymond Boisdé (11 octobre 1962).
Document Pierre Potier.
- Coupages de presse sur la visite de la Salle des Fêtes en travaux (Berry Républicain, 6 janvier 1961).
- Les Berruyers pourront être fiers de leur Maison de la Culture.
Nouvelle République, 13 août 1963.
- Photo et affiches de spectacles de la Comédie de Bourges. Saison 61-62.
- 29 Le stand de publicité de la Comédie de Bourges.
Le public pendant les représentations de la Comédie de Bourges dans les quartiers.
Rénovation du Bâtiment 1962. Pour une nouvelle Maison de la Culture.
Sigle de la Maison de la Culture en surimpression du monogramme de Jacques Cœur.
- ### Escaliers
- 30 Affiche annonçant l'ouverture de la Maison de la Culture Les Berruyers dans leur ville.
Photographies extraites de l'exposition « *Ame et visages de Bourges* ».
- Les deux premiers almanachs édités par la Maison de la Culture :
numéro zéro : octobre 1963.
numéro un : novembre 1963.
- Malraux le 12 octobre 1964 (pour l'ouverture de la Maison de la Culture de Bourges).
Les Berruyers découvrant leur nouvelle Maison de la Culture.
- ### Foyer du Public
- 31 Almanach numéro zéro, ouvert.
Déjà réunis, De Gaulle et A. Malraux au Vélodrome d'Hi-ver le 13 décembre 1948.
Photographie Roger-Viollet.
- Evolution structurelle
Organigramme de la Direction Générale des Arts et des Lettres et de la Direction Générale de l'Architecture en 1946.
Organigramme du Ministère des Affaires Culturelles 1966.
- Marcel Landowski de l'Opéra de Paris.
Photographie Roger-Viollet.
- 32 André Malraux inaugurant la Maison de la Culture d'Amiens.
Document prêté par la Maison de la Culture d'Amiens.
- Emile Biasini visitant la Maison de la Culture en préfiguration.
Berry Républicain, 24 juillet 1962.
- Rapport d'Emile Biasini sur « *Action Culturelle An I* ».
Définition de ce que doit être une Maison de la Culture.
Photographie d'Emile Biasini.
- Photographie de : Raymond Boisdé, Député-Maire de Bourges : « *Notre Maison* » texte écrit pour l'almanach spécial à l'occasion de la venue d'André Malraux (18 avril 1964).
- 33 Carte des Maisons de la Culture prévues par le IV^e Plan par rapport à celles réalisées en 1972.
Photographie des Maisons de la Culture d'Amiens, de Grenoble et de Créteil.
- Malraux
Almanach spécial du 18 avril 1964 pour la venue d'André Malraux.
- La visite du Ministre d'Etat chargé des Affaires Culturelles.
Gabriel Monnet, André Malraux, Raymond Boisdé.
Gabriel Monnet, André Malraux, Jean Laisné.

Almanach spécial pour la visite du Général De Gaulle 14 mai 1965.

Le Général de Gaulle sur le plateau de la Maison de la Culture en compagnie des Comédiens de « L'Ecole des Femmes ».

Photographie.

Malraux, De Gaulle, Biasini et Monnet devant le planning de la Maison de la Culture.

Photographie.

De Gaulle visite la discothèque de la Maison de la Culture et s'entretient avec Jean Laisné.

Cartons d'invitation pour la venue du Général De Gaulle. Documents prêtés par Philippe Tiry.

L'Exemplarité berruyère

Vue aérienne de la Maison de la Culture.

Photographie.

Visite officielle de Georges Pompidou alors Premier Ministre.

Photographie.

Visite de l'Ambassadeur de Pologne et de l'Ambassadeur d'U.R.S.S. Visite du Ministre des T. P.

Avant-Scène-Théâtre, numéro de juin 1966 sur « L'Unique jour de l'année ».

Lettre d'une Universitaire Américaine sur la Maison de la Culture de Bourges du 14 juillet 1968.

34 *Calder dans sa propriété à Saché.*

Alexandre Calder supervisant l'installation du stable dans le hall de la Maison de la Culture.

Réactions de la population de Bourges vis à vis du stable : courrier extrait de l'Almanach n° 9 de juillet 1964.

Exposition Calder. Printemps 1968. 2 photographies.

35 « Lettre à un frère » 1965. Texte de Gabriel Monnet adressé à André Reybaz provenant du recueil « Bourges. Pas à pas ».

Gabriel Monnet.

2 photographies.

36 *L'activité de la Comédie de Bourges*

Décors de nombreux spectacles de la Comédie de Bourges.

« Racines » d'Arnold Wesker

« La Drôlesse » de Sylvain Itkine et Pierre Fabre

« Cœur à cuire » de Jacques Audibert

« Amphytrion » de Molière

« Macbeth » de Shakespeare

« Six personnages en quête d'auteurs » de Pirandello

« L'Unique jour de l'année » d'Alan Seymour

Costumes de différents spectacles montés par la Comédie de Bourges. 1964-1969.

« Cheval Caillou » de Pierre Halet

« La Drôlesse » de Sylvain Itkine et Pierre Fabre.

« Amphytrion » de Molière

« Macbeth » de Shakespeare

« L'unique jour de l'année » d'Alan Seymour.

Photographies des représentations de la Comédie de Bourges entre 1964 et 1969.

Une saison pour exemple ; Almanach n° 19 de juillet 1965 « Regards sur la Saison 1964-1965 ».

Liste des spectacles montés par la Comédie de Bourges entre 1964 et 1968 à laquelle il faut ajouter le dernier spectacle de 1969 « Macbeth » de Shakespeare.

Un spectacle fétiche parmi les autres : « L'Ecole des Femmes » de Molière.

Photographies des différentes représentations de « L'Ecole des Femmes » en 1961 - 1963 - 1965 - 1968 - 1973.

Le décor qui a servi pour cette pièce pendant 7 ans : création de Jean Boucher.

Photographie.

Retour de « L'Ecole des Femmes » pour le X^e anniversaire.

Gabriel Monnet revient à Bourges.

5 programmes à 5 dates différentes pour une même pièce : « L'Ecole des Femmes ».

Panneau annonçant une représentation de « L'Ecole des Femmes ».

Le spectacle de l'ouverture : « La Provocation » de Pierre Halet.

Photographie du spectacle

Affiche du spectacle

Programme du spectacle

Décors du spectacle.

Devant la discothèque

37 *Affiches de la Comédie de Bourges.*

Spectacles présentés de 1963 à 1968.

Loggia

38 *Une réunion du Conseil d'Administration.*

Tableau de répartition des conseillers culturels 1964-1965.

Photographie du conseil culturel.

Organigramme de la Maison de la Culture et de la Comédie de Bourges en 1968.

La réunion de l'équipe le lundi, qui groupe l'administration, les comédiens et les techniciens.

Photographie.

Le public dans le hall de la Maison de la Culture.

Photographie.

Tableau de fréquentation de la Maison de la Culture.

Une réunion de relais à Azy lors d'un week-end.

Un Almanach en date de juin 1965.

Thème « La Province ».

La Rencontre

La Cafeteria de la Maison de la Culture.

Photographie.

Panneau d'expression libre destiné aux remarques du public.

Photographie.

39 *Les « Nuits de la Comédie de Bourges ».*

Affichette programme de décembre 1967.

Panneau décoratif annonçant le programme de la Nuit du 31 décembre 1964.

Photographies de spectacles des « Nuits de la Comédie... » : Serge Reggiani, Claude Bolling.

Menu et programme de la « Nuit » du 31 décembre 1967.

2 photographies des réjouissances.

Affiche de la Nuit de la Comédie de Bourges, 1967.

- 40 *Almanach n° 2 décembre 1963 sur le thème des Sociétés locales.*
Spectacle du Cercle Comœdia.
Photographie.
Affiche.
Stand à la foire exposition, rétrospectives.
Photographie.
« L'Orchestre du Conservatoire sous la direction de Charles Brown ».
Photographie.
- 41 *Georges Brassens à la Maison de la Culture.*
Affiche.
Juliette Greco à la Maison de la Culture.
Photographie.
Conférence de Max-Pol Fouchet sur la « La Culture ».
Photographie et affichette programme.
Concert de l'orchestre de l'O.R.T.F. accueilli à Bourges en 1968.
Le Télé Club : personnes regardant l'émission « Cinq colonnes à la une » sur des postes installés dans le petit théâtre.
Affichette calendrier février 1968.
- 42 *Affiches des expositions de la Maison de la Culture : Alain-Fournier; Cadou; Calder; Iéné; Papiers peints...*
Catalogues de ces expositions.
Photographies de ces expositions.
Comédiens dans la Cité
Affiches de spectacles.
Photographies de spectacles.
« Malva », « Une saison en enfer », « Les Plaideurs », « Pique-nique en campagne », « Voulez-vous jouer avec moâ », « Ramuz », « Folleville ».
Décor de « Voulez-vous jouer avec Moa » de Marcel Achard, des « Plaideurs ».
Photographie.
L'Avant-Scène spécial Bourges du 15 juillet 1966.
Texte de Bruno Castan sur « Les Comédiens dans la Cité ».
Almanach n° 22 de décembre 1965.
Article sur les spectacles du cycle « Les Comédiens dans la Cité ».
Programmes de spectacles des « Comédiens dans la Cité ».
Liste des spectacles montés par la troupe des « Comédiens dans la Cité ».
- 43 *Un Auteur, une Maison*
Pierre Halet au cours d'un débat pour « Votre silence Cooper ».
Almanach, avril 1968, n° 46, sur « Votre silence Cooper » et sur « Le montreur de Galaxies ».
Programmes du « Montreur de Galaxies », de « Votre silence Cooper » et de « Cheval Caillou ».
Affiches du spectacle « Cheval Caillou ».
Photographies de « Cheval Caillou » et du « Montreur de Galaxies ».
- Bourges au cœur du Théâtre*
Guy Lauzin
Photographie.
Un de ses spectacles : « Victor ou les enfants au pouvoir » de Roger Vitrac.
Photographie.
Le Piccolo Teatro de Milan
Photographie du spectacle.
Programme du spectacle.
Programme de « Oh les beaux jours » de Samuel Beckett par la Compagnie Renaud-Barrault.
La Comédie Française : « Le Bourgeois Gentilhomme » reçue à la Maison de la Culture le 18 avril 1964.
Festival du Théâtre des Provinces
Almanach n° 8, juin 1964.
Programme du Festival du Théâtre des Provinces.
- 44 *Almanach n° 46 d'avril 1968 : pour le V^e et le dernier Festival du Théâtre des Provinces.*
Affichette programme avril 1968.
La Maison de la Culture pavoisée pour le V^e Festival du Théâtre des Provinces.
Panneau programme du Festival du Théâtre des Provinces.
Photographies de spectacles accueillis :
« Douze hommes en colère » par la Comédie des Alpes.
« Les Soldats » par la Compagnie Patrice Chéreau.
« Le Dragon » par la Comédie de Saint-Etienne/Jean Dasté mis en scène par Antoine Vitez.
Programme du spectacle de la Comédie de Saint-Etienne/Jean Dasté : mise en scène d'Antoine Vitez.
- 45 *L'information de la Maison de la Culture.*
« Douze hommes en colère » par la Comédie des Alpes. « Les Soldats » par la Compagnie Patrice Chéreau. « Le Dragon » par la Comédie de Saint-Etienne/Jean Dasté mis en scène par Antoine Vitez, d'auteurs ».
3 agendas 1^{er} avril 1967
3 octobre 1968
15 avril 1967
La Maison éditrice : fascicules publiés par la Maison de la Culture : « C'est la guerre Arlequin » de Michel Arnaud ; « Le Cheval Caillou » de Pierre Halet ; « L'unique jour de l'année » d'Alan Seymour ; « La Provocation » de Pierre Halet ; Recueil de poèmes de René Guy Cadou...
Billets accessoires de « 30 millions de Gladiator » de Eugène Labiche.
Affichettes programmes.
Almanachs publiés par la Maison de la Culture.
Liste des thèmes des Almanachs.
Tableaux de la diffusion des Almanachs en France, dans le Cher.

Salle Jankélévitch

- 46 « Bourges pas à pas » fascicule réalisé en 1969, par Henri Massadau à partir de textes de Gabriel Monnet avant de partir.
 Almanach n° 20 - octobre 1965.
 La jeunesse révoltée et l'amour et les loisirs et le métier.
 Almanach n° 39 - juillet 1967.
 « La Révolution ».
 Almanach n° 41 - novembre 1967.
 « Politique et Culture ».
 Photo d'un panneau situé dans le hall de la Maison de la Culture pour illustrer l'Almanach « Révolution ».
 Exemplaire du n° 22, avril-mai 1965, de l'Expansion Scientifique, sur le colloque de Bourges en 1964 + différents documents sur colloque de 1964, photos Ministère de la Culture.
 Page 13 de l'Almanach intitulé « Réalité lisible » annonçant le colloque de l'automne 1964.
 Fascicule de présentation du colloque d'octobre 1967 sur l'action culturelle en question.
 Couverture de l'Almanach intitulé « La réalité lisible ».
 B. Cacères et G. Monnet.
 Photographie.
 Louis Guilloux.
 Photographie.
 Georges Jean.
 Photographie.
 1 affiche recto-verso sur les explications du colloque d'octobre 1967.
 Annonce du programme du colloque d'octobre 1967.
 Photographie.
- 47 Almanach n° 40 - octobre 1967.
 sur « Les Animateurs ».
 « L'action culturelle en question », fascicule du débat sur « l'enseignement et l'action culturelle » animé par Arnaud Biancheri.
 1 croquis sur l'évolution des subventions de l'Etat aux troupes de la décentralisation.
 Petit memento édité par l'Association de la Maison de la Culture. Couverture et page 11.
 Titres des coupures de presse sur les questions financières en 1974.
 Photo d'un groupe d'étudiants visitant une exposition sous la direction de B. Richard.
 Titre d'un article du Berry Républicain.
 Résultat d'une enquête menée sur la Maison de la Culture et l'opinion publique.
 Public au grand théâtre.
 Photographie.
 Public d'un spectacle cabaret à la Cafeteria.
 Photographie.
 Tableau des adhésions à la Maison de la Culture.
 Tableau de la répartition socio-professionnelle des adhérents.
 Almanach n° 27 - mai 1966.
 intitulé « Eros ».
 Interview d'Armand Gatti à propos de « V comme Vietnam ».
- Spectacle des Comédiens dans la Cité : « Ebauche d'un cri »
 Photographie.
- 48 Réactions négatives à propos du « Stable ».
 Un exemplaire du rapport déposé par la commission « Moralité et décence des spectacles ».
 Affiche d'un spectacle ayant provoqué de nombreuses réactions : « Cérémonie pour un noir assassiné » d'Arrabal.
 Photographies de mai 1968.
 Photos Roland Piallou.
 Louis Aragon entouré d'étudiants à la Sorbonne.
 Jean-Louis Barrault et Madeleine Renaud à l'Odéon.
 Artistes et techniciens du spectacle participant au mouvement.
 Article de presse. « L'Humanité », 21 mai 1968.
 Occupation de l'Odéon.
 Photographie.
 La grève de solidarité de la Maison de la Culture.
 Photographie.
 Création collective le 13 juillet 1968.
 Programme et photographie.
 Texte de Gabriel Monnet sur la jeunesse.
 Articles de presse sur les étudiants dans la Maison de la Culture.
 Le Comité de grève des professionnels de la Maison de la Culture et de la Comédie de Bourges.
 Photographie.
 Manifestation dans Bourges.
 Photographie.
 Réunion d'étudiants à l'intérieur de la Maison de la Culture.
 2 photographies.
- 49 Montage de titres de presse sur le départ de Gabriel Monnet.
 Almanach n° 50 - janvier 1962.
 « Lettre aux amis ».
 Almanach n° 51 - février 1969.
 « Interdiction d'une pièce d'Armand Gatti et mise au point de Pierre Potier après une assemblée générale de la Maison de la Culture ».
 « Déménagement de Gabriel Monnet ».
 Photographie.
 Almanach n° 54 - mai 1969.
 Max Croce remplace Gabriel Monnet.
 Raymond Boisdé et Jacques Duhamel.
 Photographie « Nouvelle République ».
 Jean-Philippe Lecat.
 Photographie Roger-Viollet.
 Michel Guy.
 Photographie prêtée par le Festival d'Automne.
 Françoise Giroud.
 Photographie, « Express ».
 Centre Culturel Athis Animation.
 Photographie Roger-Viollet.
 Maison des Arts Créteil.
 Photographie Roger-Viollet.



- 50 *Tableau des Centres d'animation culturelle en France.*
 Max Croce.
Photographie.
 Yves Robault.
Photographie.
 Jean-Christophe Dechico.
Photographie.
- 51 *Almanach Max Croce.*
Photographies.
Demonico, nouveau responsable du Foyer Théâtral de la Maison de la Culture de Bourges.
Le Chevalier au Pilon Flamboyant.
Le mille-pattes.
Spectacle de Goldoni.
« La Tempête » par le Théâtre Anglais de Benedetti.
- 52 *G.M.E.B. « Groupe de Musiques Expérimentales de Bourges ».*
Spectacle aux Prés-Fichaux.
Spectacle de Pierre Henry « Cathédrale de Bourges ».
Spectacle « Cour du Palais Jacques-Cœur ».
Spectacle « Château de Maupas ».
53. *Naissance secteur vidéo.*
Façade Maison de la Culture.
Affiche scientifique sur les expositions réalisées par Jean-Christophe Dechico.
300 000 km lumière.
Terre.
Astronomie.
Horizon mathématique.
- 54 *Jean Goldman, Responsable des Arts Plastiques à la Maison de la Culture.*
Photos diverses sur les inaugurations et animations scolaires.
Catalogue d'expositions « Hommage à Jean Goldman ».
Affiche « La commune ».
- 55 *Réunion de relais avec les responsables de l'Animation Chansons avec Alain Meilland et Henri Barbier.*
Photos de spectacles cabaret.
« En flagrant délire ».
« Poème à six cordes ».
« Voyage de Blaise Cendrars ».
Dans le cadre du Printemps de Bourges :
« Les travailleurs de la nuit » écrit par Alain Meilland et Maurice Frot.
Affiche Printemps de Bourges 3.
Photos diverses d'animation et vue générale du Printemps de Bourges 7.

La population de Bourges

BOURGES	HABITANTS	PAR AN
1936	49 262	
1946	51 040	+ 0,4 %
1954	53 879	+ 0,7 %
1962	62 239	+ 1,9 %
1968	70 814	+ 2,3 %
1975	80 379	+ 1,9 %
1982	79 408 (1)	- 0,2 %

(1) Ces chiffres (population totale) sont ceux de la seule commune de Bourges : l'agglomération a augmenté à un rythme encore plus rapide. En 1982 Bourges connaît — en plus atténué — le sort de toutes les grandes villes qui voient une partie de leur population migrer vers les communes périphériques.

On notera que l'ouverture de la Maison de la Culture (1963) correspond au décollage démographique.

Les adhésions à la Maison de la Culture

SAISON	ADHÉRENTS	
1963/64	7 367	
1964/65	8 413	
1965/66	9 518	
1966/67	11 489	
1967/68	9 344	
1968/69	6 285	
1969/70	7 108	
1970/71	4 923	
1971/72	5 676	(chiffres au 30-4-1972)
1972/73	4 173	(chiffres au 31-5-1973)
1973/74	4 442	(chiffres au 31-5-1974)
1974/75	2 468	
1975/76	5 890	
1976/77	5 701	
1977/78	6 970	
1978/79	7 759	
1979/80	7 276	
1980/81	7 459	

Ces chiffres sont indicatifs : les formes d'adhésion ont varié : adhésions individuelles, collectives, gratuites (spécifiées à partir de 1975/76) familiales (introduites en 1977/78), etc.... Certaines caractéristiques de la programmation sont aussi à prendre en compte (ex. : le Printemps de Bourges, etc...).

Ils permettent cependant de dégager les grandes tendances : augmentation spectaculaire des quatre premières saisons, baisse amorcée avant la crise de 68, effondrement de 68/69, jamais comblé entièrement, niveau le plus bas en 73/75, remontée de 78...

A noter aussi : le point le plus bas correspond cependant à plus de 5 % de la population de Bourges : le plus élevé, à près de 17 % — mais il y avait alors nombre d'adhérents extérieurs à la ville.

7 documents vidéo (cinéma et télévision) sont projetés dans le cadre et pendant la durée de l'exposition ; quelques-uns en permanence, les autres suivant une programmation hebdomadaire.

— « **Hommage à Jacques COPEAU** » réalisation Claude DAGUES (40 mn)

— Les comptes rendus des deux inaugurations de la Maison de la Culture par André MALRAUX et par le Général De GAULLE suivis d'un reportage de Roger STEPHANE intitulé « **BOURGES Bouge** » réalisé en 1964 (10 mn + 18 mn)

— Un film réalisé par le CREPAC : « **La longue marche vers l'action culturelle** » (60 mn)

— « **J'ai fait pour mon époque le théâtre de mon temps** » film de Claude DAGUES et Bernard TOURNOIS sur Jean VILAR

— « **Il n'y a pas qu'à Paris : La décentralisation théâtrale** » réalisé par Maurice DELBEZ (60 mn)

— Une interview de Gabriel MONNET réalisée par la Maison de la Culture, qui sera visible en continu pendant la durée de l'exposition

— Films vidéo sur « **L'itinéraire de Gabriel Monnet** » réalisé par le Service Vidéo de la Maison de la Culture de Bourges (45 mn).

Cette exposition,

les films vidéo qui l'illustrent auraient été impossibles sans la participation de :

Institut National de l'Audio-Visuel (I.N.A.)

Alfred Depège

Jean-François Goussard

Pierre Potier

Jean Rojat

Robert Verglas.

Les montages vidéo ont été réalisés par :

Michel Héraudet et Michel de Lataulade.

Conception de l'Exposition Georges Patitucci

Collaboration artistique Thierry - Loïc Boussard.

Maquette de la Maison de la Culture Claude Bignola, Raymond Legrand.

Maquette du Palmarium, Raymond Michaud.

Les photographies et reproductions sont de :

Henri Barbier

Agence Bernard

Guy Bodin

Alain Bontemps

Gérard Frat

Xavier Guérin

Littoz-Baritel

Michel Menant

Jean-Jacques Monnereau

Georges Patitucci

Robert Pialoux

Roger Violet.

Certains documents ont été aimablement prêtés par :

Bouche-Pillon

Marie-Claude Barbier

M. Capo

Dominique Favière

Mme Luce Mengual

Pierre Potier

M. Triboulet

La Nouvelle République

Mme Melly Piaux de la Maison Jean Vilar (Avignon)

M. Philippe Tiry.

Peuple et Culture.

Archives Départementales du Cher.

Musée de Bourges.

L'équipe technique de réalisation était constituée par :

Noël Beaubois

Pascal Bry

Yvon Chariot

Jacky Delfosse

Joël Rollot

Jean De Souza

Dominique Jacquelin

Jean-Jacques Sbaiz.

DIRECTEUR DE LA MAISON DE LA CULTURE DE BOURGES
ET DE LA PUBLICATION HENRI MASSADAU

MAQUETTE GEORGES PATITUCCI



Achévé d'imprimer en octobre 1983
Imprimerie I.C.L., avenue Jean-Jaurès, Bourges
Dépôt légal N° 20